

Le sortilège de l'amour

Inconnu(e)

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



Barbara Cartland

Le sortilège de l'amour



Roman



Barbara Cartland

Le sortilège de l'amour



Roman

R

ésumé :

- Il est temps que nous ayons une conversation sérieuse quant à notre avenir, mon ami, susurre la pulpeuse lady Isobel. A peine entend-il ces mots que le marquis de Kexley pressent la menace.

Sa maîtresse veut lui passer la corde au cou ! Une seule solution : la fuite. Justement, son ami, le comte de Darrendell, l'a invité en Ecosse. La pêche, la chasse, rien de tel pour oublier une amante trop envahissante. Sa décision est prise : il ira dans les Highlands. C'est là-bas qu'il fait la connaissance de la fille de son hôte, la délicieuse Celina. Délicieuse et...

terrifiée. Pourquoi semble-t-elle le craindre ? Pourquoi s'acharne-t-elle à l'éviter ? Quel est donc le secret de Celina ? Le marquis est bien résolu à le découvrir...

sans se douter qu'un piège ignoble va se refermer sur lui.

L'espace d'un instant, le marquis de Kexley ferma les yeux. Il se sentait très las - ce qui, à vrai dire, n'avait rien de surprenant après la nuit passionnée qu'il venait de passer dans les bras de lady Heywood.

- Je ferais bien de rentrer chez moi, dit-il sans beaucoup d'enthousiasme.

- Vous avez le temps, Oliver...

- J'ai tellement sommeil que je serais capable de m'endormir jusqu'à demain. Si l'on me voyait quitter votre demeure au petit matin, ce serait bien fâcheux pour votre réputation !

Lady Heywood se lova sensuellement contre le marquis.

- J'aimerais tant que nous passions toute la nuit ensemble, Oliver.

- Vous savez parfaitement que ce n'est pas possible, ma chère Isobel.

- Si nous pouvions passer toutes les nuits ensemble, ce serait merveilleux, insista-t-elle.

Comprenant enfin où elle voulait en venir, le marquis demeura pendant quelques instants sans voix. Pas un instant, jusqu'à présent, il n'avait soupçonné que lady Heywood souhaitait l'épouser.

« C'était donc là où elle voulait en venir ? Et je n'ai rien vu... Ah, quel idiot je suis ! »

Titré, très séduisant et fabuleusement riche, Oliver avait beaucoup de succès auprès des jolies femmes mariées cherchant l'aventure.

Mais lady Heywood était veuve !

« Avant d'avancer ses pions comme elle vient de le faire, elle a certainement tout calculé...

se dit le marquis. Ah, me voilà dans une situation plutôt délicate ! Isobel sait qu'elle gravira plusieurs degrés dans l'échelle sociale en devenant marquise... »

Sa maîtresse s'étira voluptueusement.

- Si nous étions mariés, nous serions si heureux, Oliver ! murmura-t-elle. Je serais la plus tendre, la plus aimante et la plus dévouée des épouses.

« Mais pas la plus fidèle », pensa le marquis avec une pointe de cynisme.

Une dizaine d'années auparavant, lorsque le vieux lord Heywood était revenu de la campagne avec la très jeune femme qu'il venait d'épouser, il avait causé une véritable révolution dans le Tout-Londres. Chacun ne parlait plus que de l'éblouissante beauté de cette brune aux yeux verts et aux proportions parfaites.

Isobel, la fille d'un gentleman-farmer passionné de chevaux, n'avait jamais quitté son village et commençait à désespérer de se marier un jour. C'était tout à fait par hasard que lord Heywood s'était présenté un jour chez son père en compagnie du lord-lieutenant.

En voyant cette jeune fille d'une vingtaine d'années, lord Heywood - un veuf presque sexagénaire - était tombé follement amoureux.

Pour le gentleman-farmer et sa fille, la demande en mariage d'un homme aussi en vue que lord Heywood tenait du miracle. Même dans ses rêves les plus fous, Isobel n'aurait jamais espéré pouvoir devenir une lady. Le fait que son mari ait l'âge d'être son grand-père lui semblait largement compensé par la possibilité de vivre à Londres dans le luxe.

Très vite, elle fut emportée par un tourbillon de fêtes, de bals et de réceptions. Tout le monde voulait connaître la ravissante épouse de lord Heywood...

Le jour où elle fut présentée au prince de Galles, elle crut défaillir. Désormais, elle était l'une des vedettes du beau monde et l'on parlait d'elle dans les pages de potins des journaux.

La belle Isobel n'aimait pas son vieux mari. D'ailleurs, son cœur n'avait jamais battu pour qui que ce soit. Mais elle adorait flirter et son pouvoir sur les messieurs l'enivrait. Moins d'un an après son mariage, elle prit un premier amant. À celui-ci succéda très vite un second, puis un troisième...

Elle sut cependant faire preuve de la plus grande discrétion, si bien que lord Heywood n'eut jamais le moindre soupçon de ses infidélités répétées. Le pauvre homme, qui avait le cœur fragile, fut victime d'un

arrêt cardiaque dans son sommeil. Sa femme hérita de tout ce qu'il possédait car il avait rédigé un testament l'instituant sa légataire universelle.

Veuve depuis maintenant près de deux ans, Isobel n'avait jamais songé à se remarier.

N'avait-elle pas tout ce qu'elle désirait ? Un somptueux hôtel particulier à Park Lane, un château à la campagne, des invitations tous les soirs, et beaucoup d'argent à dépenser dans les boutiques de mode ou chez les joailliers.

Cependant, à l'instant où ses splendides yeux verts se posèrent sur le marquis de Kexley, elle crut que la terre venait de s'arrêter de tourner. Ce fut un véritable coup de foudre - tout au moins de son côté. Pour la première fois de sa vie, lady Heywood était amoureuse !

Elle ne vécut alors que dans un seul but : celui d'épouser Oliver et de devenir marquise de Kexley.

Cependant, si elle n'avait eu aucun mal à séduire le vieux lord Heywood, elle se rendait compte que la tâche serait beaucoup plus difficile avec celui sur lequel elle avait désormais jeté son dévolu.

Intelligente - presque rouée -, elle comprit qu'il lui fallait agir avec beaucoup de doigté.

« Il ne faut pas que je dévoile trop vite mes batteries », pensa-t-elle.

D'ordinaire, lorsqu'elle souhaitait qu'un homme devienne son amant, elle l'invitait à déjeuner chez elle. Cette fois, elle jugea plus prudent d'attendre que le marquis fasse les premiers pas. Elle savait qu'il ne résistait pas longtemps à une jolie femme. Aussi, patiente comme une araignée au centre de sa toile, elle se contentait de lui sourire timidement...

Un soir, le hasard voulut qu'elle se retrouve assise à côté de lui, au cours d'une réception à Marlborough House, la résidence du prince de Galles.

- J'aimerais dîner un soir avec vous, lui dit Oliver. On m'a dit que vous aviez une très jolie maison...

Elle fit mine d'hésiter.

- Je voudrais mieux vous connaître, poursuivit-il.

Feignant de ne pas comprendre, elle demanda :

- Voulez-vous que j'organise un grand dîner ? Qui aimeriez-vous que j'invite ?

Pas dupe, le marquis lui adressa un sourire amusé.

- Personne d'autre que moi, et vous le savez bien.

Isobel baissa les yeux d'un air plein de confusion.

- Croyez-vous que ce soit sage ? murmura-t-elle.

Le marquis éclata de rire.

- Si nous étions toujours trop sages, la vie serait bien ennuyeuse. Quel jour voulez-vous que je vienne ?

C'était ainsi que tout avait commencé.

À trente ans, Isobel était plus belle que jamais. C'était aussi une amante sensuelle et fort experte. Et avec toute l'ardeur de ses vingt-sept ans, le marquis se lança dans une nouvelle liaison passionnée...

Lady Heywood n'avait pas attendu une semaine avant de dévoiler brusquement ses intentions.

Si nous étions mariés, nous serions si heureux, Oliver ! Je serais la plus tendre, la plus aimante et la plus dévouée des épouses.

Ces mots semblaient toujours résonner sous le baldaquin doré.

La jeune femme s'attendait que le marquis lui dise qu'il n'avait pas de souhait plus cher que celui de la voir devenir sa femme.

Au lieu de cela, il ne disait rien !

Elle se pencha vers lui et, à sa grande stupeur, s'aperçut qu'il s'était endormi.

Une autre femme moins calculatrice n'aurait probablement pas hésité à le réveiller pour lui répéter ses paroles. Isobel était trop intelligente pour agir ainsi.

« Je lui parlerai de tout cela demain », se dit-elle en posant tendrement sa tête sur l'épaule du marquis.

Cinq minutes plus tard, ce dernier s'éveilla en sursaut et regarda autour de lui d'un air égaré.

Puis il parut reprendre ses esprits.

- Excusez-moi, Isobel. Je crois bien que je me suis assoupi pendant quelques instants...

Vous m'en voyez très confus.

- Vous êtes fatigué, mon ami.

Avec un sourire satisfait, la jeune femme ajouta :

- Et, entre nous, cela n'a rien d'étonnant !

- Comment ai-je pu être assez mufle pour dormir quand je suis auprès de vous ?

D'un bond, il se leva.

- Il faut que je me sauve, sinon nous serons réveillés par votre femme de chambre ! Celle-ci sera très choquée en me trouvant dans votre lit.

- Restez un peu plus, mon ami, dit Isobel en lui tendant les bras.

- Certainement pas ! Songez : il est presque quatre heures du matin !

- Bah !

- Et j'ai un rendez-vous très important à dix heures... Il me faut absolument prendre un peu de repos avant, sinon je ne dirai que des bêtises.

- Restez encore un peu, insista-t-elle.

- Ne me tentez pas, jolie diablesse !

- Quand nous revoyons-nous ? Demain ?

Elle laissa échapper un rire léger.

- Enfin, je veux dire ce soir...

- Il m'est impossible de vous répondre sans avoir consulté mon agenda. Il me semble me souvenir que je suis invité à dîner à Marlborough House. Je vous le ferai savoir dans le courant de la

matinée.

Tout en parlant, le marquis s'habillait en hâte. Il noua sa cravate avec des gestes précis, puis il se recoiffa rapidement à l'aide de ses doigts.

- Maintenant, je me sauve... A très bientôt, Isobel !

- Vous ne m'embrassez pas ?

Il se contenta de lui baiser la main.

- Attendez, Oliver ! J'ai quelque chose de très important à vous dire.

- Ne me tentez pas, répéta-t-il. N'oubliez pas mon important rendez-vous, à dix heures.

Mieux vaut que j'aie les idées claires !

Déjà, il était à la porte.

- Oliver !

Du bout des doigts, le marquis adressa un baiser à la ravissante jeune femme qui, adossée à ses oreillers ornés de dentelle, lui tendait les bras. Puis il disparut...

Tout en remettant sa chemise de nuit en satin, Isobel soupira.

« J'ai l'impression que je ne pourrai pas le mettre au courant de mes projets avant un jour ou deux. J'ai été bien sotte d'attendre qu'il soit à moitié endormi pour lui parler sérieusement...

»

Le marquis marchait d'un bon pas, tout en respirant à pleins poumons l'air frais. Les étoiles avaient disparu au firmament et, bientôt, une nouvelle aube se lèverait.

« Comment ai-je pu être assez naïf pour ne pas deviner où tout cela allait me mener ? »

Ce n'était pas la première fois qu'une femme rêvait de l'amener devant l'autel !

Pour éviter ce genre de mise en demeure, Oliver s'arrangeait en général pour choisir ses maîtresses parmi les femmes mariées.

Il avait toujours évité comme la peste les débutantes - et encore plus leurs mères. Ces dernières étaient terribles ! Plusieurs de ses amis s'étaient retrouvés officiellement fiancés sans avoir eu le temps de comprendre ce qui leur arrivait.

Mais les demoiselles à marier savaient parfois faire preuve elles-mêmes d'une habileté diabolique ! Elles entraînaient un jeune homme dans un boudoir... et quelques secondes après la mère de famille apparaissait.

- Ah, je vous y prends, monsieur ! s'exclamait-elle d'un air outragé. Vous étiez en train d'embrasser ma fille ! Vous avez gravement compromis sa réputation !

La saison à Londres pouvait se révéler pleine de pièges pour un jeune aristocrate fortuné. En effet, la plupart des débutantes voulaient se marier à peine après avoir fait leur entrée dans le monde... Souvent secondées par une maman ambitieuse, elles étaient prêtes à tout pour cela.

Très conscient des guets-apens tendus à chaque coin des salons, le marquis avait jusqu'à présent su les éviter. À vrai dire, cela ne lui avait pas été difficile car il trouvait la conversation de ces demoiselles à peine sorties du couvent parfaitement insipide.

Il leur préférait de loin la compagnie des femmes mariées délaissées par leur mari.

Dans la société londonienne, les jolies personnes peu farouches, sensuelles et pleines d'expérience prêtes à se lancer dans une aventure amoureuse étaient fort nombreuses - pour le plus grand plaisir des jeunes gens célibataires.

Guère pressé de se marier, le marquis allait de boudoir en boudoir...

Mais c'était la première fois qu'il avait une liaison avec une veuve.

« Comment ai-je pu me précipiter tête baissée dans un pareil traquenard ? se demanda-t-il une fois de plus. Ah, je l'ai échappé belle ! Heureusement que j'ai eu la présence d'esprit de ne pas montrer ma stupeur ! Si je n'avais pas eu la bonne idée de feindre le sommeil, je serais maintenant perdu ! »

Certes, il avait réussi à fuir avant d'écouter ce que la belle Isobel avait à lui dire... Mais il se retrouvait malgré tout dans une situation fort délicate.

« Je suis sûr que, dès le début de notre liaison, c'était là qu'elle voulait en venir ! »

Le marquis ne tarda pas à arriver à Grosvenor Square, où se trouvait l'hôtel particulier des Kexley.

Dès qu'il frappa le heurtoir d'argent, le valet qui était de garde de nuit s'empressa de lui ouvrir. Tout en pénétrant dans le vaste hall éclairé par deux bougies, le marquis demanda :

- Y a-t-il des messages pour moi, Henry ?

- Des messagers ont apporté quelques lettres pendant votre absence, milord. Les voici.

Et il lui tendit un plateau d'argent sur lequel étaient posées trois ou quatre enveloppes en vélin blanc.

- Tout cela peut attendre demain, dit le marquis après y avoir jeté un bref coup d'œil. Mon secrétaire, M. Foster, s'en occupera.

- Je vais les poser sur son bureau, milord.

- Merci, James.

Le marquis monta dans sa chambre. Gilbert, son valet, avait disposé sa chemise de nuit et sa robe de chambre sur le grand lit ouvert mais, selon les instructions que son maître lui avait laissées, il était allé se coucher.

Au lieu de se mettre immédiatement au lit, Oliver ouvrit la fenêtre et contempla le square d'un air songeur. Les premières lueurs de l'aube apparaissaient déjà au-dessus des toits et les oiseaux commençaient à chanter dans les buissons.

Mais le marquis n'entendait pas les merles ni les moineaux. C'était la voix enjôleuse de lady Heywood qui ne cessait de résonner à ses oreilles.

- Si nous étions mariés, nous serions si heureux !

Cette seule perspective l'horrifiait.

« Comment pourrais-je épouser une veuve plus âgée que moi, qui a eu de nombreux amants ? Une femme qui me serait infidèle dès que je tournerais le dos ? »

Il était de bon ton pour ces messieurs d'avoir des liaisons. Le prince de Galles avait montré l'exemple et sa femme, la belle princesse Alexandra, avait eu l'intelligence de fermer les yeux. Elle avait même eu la magnanimité d'inviter sa rivale, Mme Langtry, à certaines réceptions. Après cela, toutes les portes de la haute société avaient été ouvertes à celle que l'on appelait Jersey Lily.

« Mais tout le monde se moque du mari trompé, le pauvre Langtry, se dit le marquis. Cela ne me plairait pas du tout de me retrouver dans la même situation ! »

Il avait donné une grande fête à l'occasion de son vingt-septième anniversaire. C'était au cours de cette réception que sa grand-mère, la marquise douairière de Kexley, lui avait demandé :

- Quand feras-tu de moi une arrière-grand-mère, mon cher Oliver ?

- Il faudrait d'abord pour cela que je sois marié !

La vieille dame, qui n'abandonnait pas facilement la partie, avait insisté :

- Quand te marieras-tu ?

- Quand cela m'arrangera. Pas avant longtemps, de toute manière !

- Mais il faut que tu aies un héritier ! Imagine que tu aies un accident demain... A qui reviendront les domaines, la fortune des Kexley et le titre ?

- A Gideon de Kexley, mon héritier présomptif, avait répondu le marquis en riant.

- Il a presque soixante-dix ans ! Ah, le beau marquis de Kexley que ferait ce vieil homme grincheux que tout le monde déteste !

- Bah !

- Je te parle sérieusement, Oliver !

Le marquis avait souri avant de baiser les mains tavelées de brun de la marquise douairière.

- N'ayez crainte, ma chère grand-mère. Je n'ai pas l'intention de mourir de sitôt !

Le marquis se mit à faire les cent pas dans sa chambre que la lumière du jour envahissait peu à peu.

« J'aurais dû me méfier davantage. Certes, Isobel m'aime - à sa façon. Mais elle a surtout envie de devenir marquise... Pour la fille d'un petit gentleman-farmer de province, quelle apothéose ! »

Oliver s'était rendu compte que la jeune femme était toujours dépitée lorsqu'une femme plus titrée qu'elle lui parlait avec condescendance ou encore quand l'étiquette l'obligeait à rester en arrière pour laisser passer une duchesse ou une comtesse.

« Tous ces petits détails sans véritable importance semblent en avoir beaucoup pour elle. Au fond, elle est aussi snob que susceptible... et elle a envie de prendre sa revanche sur celles qui l'ont méprisée au cours de ces dernières années ! »

Il crispa les poings.

- Jamais je ne l'épouserai ! fit-il à mi-voix. Jamais !

Brusquement, il referma la fenêtre et tira les rideaux. Un peu plus tard, en se mettant au lit, il se demanda s'il se marierait un jour.

« Je sais bien que ma position m'y oblige. Mais je me demande s'il existe une jeune fille jolie, intelligente et cultivée qui m'aimerait pour moi, pas pour mon titre ou ma fortune. »

Il soupira.

« Je crains fort que cet oiseau rare n'existe pas ! Quoi qu'il en soit, j'ai bien le temps de le chercher... Pour le moment, le plus important pour moi est de trouver le moyen de me débarrasser d'Isobel. »

Il n'avait maintenant plus aucune envie de revoir cette femme dont il s'était pourtant cru amoureux.

« Je peux toujours lui écrire pour lui dire que tout est fini entre nous. Mais elle risque d'arriver ici en larmes... »

Cela s'était souvent produit. Le marquis signifiait la rupture à l'une de ses belles maîtresses.

Et celle-ci, refusant de comprendre, faisait le siège de l'hôtel particulier ou ne cessait de le harceler de lettres.

« Les femmes sont bien compliquées ! se dit-il. On leur offre un bijou et des fleurs en guise de cadeau d'adieu... et elles se plaignent quand même ! À quoi s'attendent-elles, grand Dieu ? A ce qu'une liaison dure éternellement ? »

Il avait l'intuition que lady Heywood se montrerait encore plus tenace que celles qu'il avait délaissées, pour la bonne raison que, au contraire des autres, elle était libre et souhaitait se faire épouser.

« Dans ces conditions, ce serait du suicide de rester plus longtemps à Londres... La connaissant, je parie qu'elle n'arrêterait pas de me harceler. Il faut que je trouve une solution pour éviter cela... »

Il pouvait aller passer quelque temps au château de Kexley.

« Mais elle serait tout à fait capable de m'y suivre ! En attendant qu'elle trouve un autre amant et m'oublie, il faut que je parte à l'étranger. Sans dévoiler ma destination à qui que ce soit ! »

De nouveau, il soupira.

« Je n'ai aucune envie de voyager en ce moment, mais nécessité fait loi ! »

Il se souvint alors que son secrétaire lui avait appris que son yacht venait d'être remis à flot après des travaux de modernisation.

- Le capitaine Gordon a pensé que milord aimerait voir les améliorations apportées au Neptune, lui avait dit Foster. Aussi il va l'amener sur la Tamise et se mettra à quai un peu au-dessus du pont de Westminster.

« La voilà, la solution ! pensa le marquis. Le Neptune doit se trouver maintenant à Londres... Je n'ai qu'à embarquer dès la première heure ! »

Mais pour aller où ?

En France, en Belgique, en Espagne, en Italie... ou plus loin encore ! Certes, il n'avait que l'embarras du choix...

« Je ne vais tout de même pas aller au bout du monde pour fuir une femme qui cherche à me forcer la main ! Oh, j'ai une idée... »

La veille, il avait reçu une lettre d'Ecosse. Le comte de Darrendell lui écrivait ceci : *Mon cher Oliver,*

Si par hasard vous aviez envie de faire un petit voyage en Écosse, je serais très heureux de vous revoir. N'oubliez pas que vous serez toujours le bienvenu au château de Darrendell.

Êtes-vous un aussi bon pêcheur que votre père ? En ce moment, nos rivières regorgent de saumon...

Ma femme et moi serions ravis de vous recevoir.

À bientôt, je l'espère,

Darrendell

Le comte, un homme intelligent, très instruit et plein d'humour, avait été le meilleur ami du défunt marquis de Kexley.

« Si ma mémoire ne me fait pas défaut, je crois bien qu'ils étaient pensionnaires à Eton ensemble. »

Oliver n'était jamais allé au château de Darrendell mais son père le lui avait souvent décrit.

« Eh bien, je n'ai qu'à me rendre en Écosse ! Si je pars aujourd'hui, cela m'évitera d'avoir à subir des larmes et des récriminations... »

Il crut encore une fois entendre la voix câline de lady Heywood : Si nous étions mariés, mon cher Oliver, nous serions si heureux !

Cela le fit frémir.

« Isobel ? Ma femme ? C'est impossible... Mais comment lui dire que je ne veux pas l'épouser ?

Et cela, pour deux raisons bien simples : premièrement, je ne l'aime pas, et deuxièmement, sa conduite fort légère est indigne d'une future marquise de Kexley ! Jamais je ne tolérerai d'être trompé ! »

Le marquis se promit de réfléchir longuement, la prochaine fois qu'il aurait envie de prendre une maîtresse.

« Nous n'en sommes pas là ! Le plus important est de rompre avec celle qui cherche à se faire épouser. Bah ! Il me suffira de lui envoyer un énorme bouquet d'orchidées et un petit mot dans lequel je lui apprendrai que je suis malheureusement dans l'obligation de m'absenter. Inutile de donner d'autres précisions. »

Sa décision prise, le marquis se sentit tranquillisé.

« Lorsque je serai en mer, je n'aurai plus rien à craindre ! »

Il y avait bien longtemps qu'il n'avait pas pêché le saumon...

« Depuis combien d'années ne suis-je pas allé en Écosse ? Il m'est arrivé à plusieurs reprises, à l'époque où j'étais encore étudiant à Oxford, de me rendre chez mon ami Neil McTranar à Édimbourg. Mais il me semble que le château de Darrendell se trouve beaucoup plus au nord. »

Il ferma les yeux et pensa à la marquise douairière de Kexley, qui le suppliait de se marier et de lui donner un arrière-petit-fils...

« Ma pauvre grand-mère devra encore attendre fort longtemps ! Je suis peut-être un lâche en prenant la fuite, mais je ne vois pas d'autre solution, hélas ! »

Encore une fois, il crut entendre Isobel lui promettre d'être la plus tendre, la plus aimante et la plus dévouée des épouses.

- Jamais ! s'écria-t-il.

2

Au petit jour, le marquis sombra enfin dans un profond sommeil sans rêves. Ce fut son valet qui le réveilla en murmurant :

- Il est neuf heures, milord.

Le marquis sursauta.

- Neuf heures ! Pourquoi n'êtes-vous pas venu ouvrir les rideaux à l'heure habituelle ?

- Je n'ai pas osé : vous aviez l'air de si bien dormir, milord, répondit Gilbert avec une affectueuse familiarité. Et puis je savais que vous étiez rentré tard. Et comme vous n'aviez pas de rendez-vous ce matin...

Un autre aurait peut-être grondé son valet pour avoir pris de pareilles initiatives. Le marquis se contenta de sourire.

- Vous avez bien fait... comme toujours, Gilbert.

Ce dernier l'avait accompagné partout depuis qu'il avait une quinzaine d'années et il le considérait plus comme un complice ou un ami que comme un domestique.

- Maintenant, il faut que je me lève, dit le marquis en sautant hors du lit. Car j'ai beaucoup à faire aujourd'hui !

- Oui, milord ?

- Hé, oui ! Vous n'êtes pas encore au courant, Gilbert, mais nous allons partir à bord du Neptune dans le courant de l'après-midi.

Cette nouvelle ne sembla pas perturber le valet.

- Aujourd'hui, milord ? se contenta-t-il de demander.

- Aujourd'hui même. Nous allons en Écosse.

La seule réflexion de Gilbert fut celle-ci :

- Cela va nous changer des pays chauds.

En riant, le marquis se dirigea vers la salle de bains. Avant de s'y enfermer, il lança :

- Dites au capitaine Gordon que je voudrais le voir. Je crois que Le Neptune est amarré juste au-dessus du pont de Westminster.

- Bien, milord. Je vais immédiatement envoyer un petit groom là-bas.

Moins d'un quart d'heure plus tard, après s'être préparé, le marquis descendit prendre son petit déjeuner. Il trouva sur la desserte, comme tous les matins, une rangée de plats en argent chargés de mets tous plus appétissants les uns que les autres.

« Il y a là de quoi nourrir au moins une demi-douzaine de personnes, pensa-t-il. C'est beaucoup pour un seul homme ! »

Mais comment aurait-il pu dire à la cuisinière qu'elle servait de trop copieux breakfast à l'anglaise ? Cette brave femme qui était au service des Kexley depuis près de trente ans se serait vexée !

« De toute manière, rien ne sera perdu, se dit-il encore. Les domestiques feront honneur à tout cela. Et s'il y a des restes, les pauvres qui viennent frapper à la porte de l'office seront généreusement servis. »

Après avoir fait honneur à son petit déjeuner, Oliver se rendit dans le bureau-bibliothèque.

Cette pièce qui donnait sur le jardin était l'une des plus agréables de la maison. Des rayonnages chargés de livres reliés couvraient deux des murs et, sur les autres, le défunt marquis avait réuni une collection de tableaux représentant des scènes de chasse à courre ou de courses de chevaux.

À peine avait-il pris place derrière sa table de travail, que son secrétaire fit son entrée.

M. Foster paraissait très agité.

« Je parie qu'il sait déjà que je pars dans l'après-midi », se dit le marquis.

- Vous n'avez pas oublié, milord, que vous devez déjeuner avec Son Altesse royale le prince de Galles aujourd'hui ?

- Pas du tout, Foster. D'ailleurs, pour éviter de perdre du temps, j'ai

l'intention de me rendre directement à bord du Neptune au sortir de Marl-borough House.

Le secrétaire paraissait fort soucieux.

- Il va falloir refuser un bon nombre d'invitations que milord a déjà acceptées.

- Je le sais. Vous n'aurez qu'à envoyer des lettres d'excuses...

- Que dirai-je, milord ?

- Que j'ai dû me rendre au chevet d'un vieil ami de mon père... Celui-ci, qui est gravement malade, m'a fait demander. Et, comme il ne lui reste vraisemblablement que très peu de temps à vivre, je me vois obligé de partir, toutes affaires cessantes.

- Je suis navré pour ce pauvre monsieur, milord.

Le marquis trouva inutile de lui expliquer qu'il s'agissait d'un fallacieux prétexte.

« Je raconterai la même chose à Isobel », pensa-t-il eh signant les lettres et les chèques que lui présentait M. Foster.

Cette tâche était presque finie quand le majordome vint lui annoncer l'arrivée du capitaine Gordon.

- Je vais le recevoir tout de suite, dit le marquis en apposant un dernier paraphe.

Le majordome attendit que le secrétaire soit sorti du bureau de son maître pour y introduire le capitaine du Neptune.

John Gordon avait été autrefois officier dans la Royal Navy. Ce quinquagénaire à l'aspect bourru avait bourlingué sur tous les océans.

- Ce n'est pas moi qui pourrais vivre sur « le plancher des vaches » ! disait-il souvent.

Le marquis lui avait demandé de choisir lui-même son équipage, et il avait engagé d'anciens marins très expérimentés qui, comme lui, adoraient la mer et les bateaux.

Les deux hommes, qui s'estimaient beaucoup, se serrèrent chaleureusement la main.

- Je suis heureux de vous voir, Gordon, dit le marquis. Les améliorations que l'on devait effectuer à bord sont-elles terminées ?
- Oui, milord. Les ouvriers du chantier maritime ont très bien travaillé et je crois que vous serez content.
- Avez-vous pu amarrer Le Neptune au-dessus du pont de Westminster comme vous le souhaitiez ?
- Sans aucune difficulté, milord. C'est un bon emplacement.
- Vous n'y resterez pas longtemps, pour la bonne raison que nous appareillerons cet après-midi.
- Cet après-midi ? répéta le capitaine avec stupeur.
- Nous allons en Ecosse.
- Par exemple...
- Cela devrait vous faire plaisir, étant donné que vous êtes écossais !

Curieusement, le capitaine Gordon semblait plutôt mécontent...

- J'ai l'intention de me rendre au nord-est de l'Écosse, reprit le marquis. En fait, je suis invité au château de Darrendell. Peut-être le connaissez-vous ?
- Oui, milord.

Le marquis ne manquait pas de perspicacité.

- La perspective de revoir votre pays ne semble pas spécialement vous enchanter, Gordon.
- C'est-à-dire que... euh...

Le capitaine prit une profonde inspiration avant de lancer d'un trait :

- J'étais loin de penser que vous souhaitiez prendre la mer, milord. Le fait est que... euh, j'avais justement l'intention de vous demander l'autorisation de partir quelques jours en vacances.

Voyant l'expression du marquis, il se hâta d'ajouter :

- Je n'ai pas encore eu l'occasion de vous mettre au courant, milord.

Mais je me suis marié la semaine dernière.

- En voilà une nouvelle ! Toutes mes vœux de bonheur, Gordon.

- Merci, milord. Je connais celle qui vient de devenir ma femme - une Écossaise comme moi - depuis des années. Mais nous ne pouvions songer à nous unir tant qu'elle devait s'occuper de sa mère, qui était invalide.

- Je suppose que la pauvre femme est morte ?

- Oui, milord. Elle souffrait tant que cela a été presque une délivrance pour elle. Ses obsèques ont été célébrées il y a deux mois dans la petite église où sa fille et moi venons de nous jurer fidélité.

- Je dois donc vous présenter à la fois mes condoléances et mes félicitations.

- Ainsi va la vie, milord.

- Étant donné les circonstances, je comprends que vous souhaitiez être avec votre femme, mais il ne peut être question d'annuler le voyage que j'ai prévu. En fin de compte, le plus simple serait que Mme Gordon vous accompagne à bord du Neptune. Mais est-ce possible ?

Le capitaine parut stupéfait en entendant cette proposition.

- Étant donné que je voyagerai seul, poursuivit le marquis, vous pourriez occuper l'une des grandes cabines réservées aux invités. Vous y seriez beaucoup mieux que dans la vôtre, qui est relativement exiguë, si ma mémoire ne me trompe pas. Puisque votre femme est écossaise, elle aussi, elle ne devrait pas être fâchée de revoir l'Écosse.

Le capitaine paraissait maintenant fou de joie.

- Elle sera ravie, milord ! s'exclama-t-il. Et moi aussi ! Je vais immédiatement aller la prévenir. Comment vous remercier, milord ? Jamais nous n'aurions pu rêver d'un plus beau voyage de noces que celui-ci !

Le marquis sourit.

- Je suis heureux de pouvoir vous faire plaisir. Il ne vous reste plus qu'à tout préparer pour le départ. Mon valet devrait apporter mes bagages à bord en fin de matinée. Quant à moi, j'arriverai dans le courant de l'après-midi.

- Très bien, milord.

Le marquis attendit que le capitaine soit sorti pour appeler son secrétaire.

- Nous allons avoir de jeunes mariés à bord, Foster !

- C'est ce que vient de m'apprendre le capitaine Gordon, milord. J'avoue que j'ai rarement vu un homme plus heureux !

Avec un demi-sourire, il poursuivit :

- Mais je ne sais pas si l'on peut parler de jeunes mariés, milord. Le capitaine Gordon a plus de cinquante ans !

- Bah ! L'amour n'a pas d'âge. Et d'après ce qu'il m'a dit, il a attendu bien longtemps sa dulcinée... Le moins que nous puissions faire est de leur offrir une pièce montée et du champagne. Je compte sur vous pour commander tout cela.

- Je m'en occupe immédiatement, milord.

Après le départ de son secrétaire, le marquis se dit que le capitaine Gordon avait eu bien de la chance de rencontrer l'amour.

« Je me demande si cela m'arrivera un jour ! J'ai eu de nombreuses aventures, certes, mais je n'ai pas encore trouvé celle avec laquelle je souhaiterais passer le reste de ma vie. Existe-t-elle seulement ? »

Juste au moment où il laissait échapper un profond soupir, la porte s'ouvrit.

- Lady Heywood, milord, annonça le majordome.

Le marquis se raidit. Il n'avait pas prévu une semblable visite !

Lady Heywood fit son entrée, vêtue d'une robe rose et coiffée d'un chapeau orné de plumes d'autruche - roses elles aussi.

Il se leva en se disant qu'il allait devoir faire preuve de beaucoup de diplomatie pour éviter une scène.

- Quelle surprise, Isobel !

Elle attendit que la porte se soit refermée pour courir se jeter dans ses bras.

- Oliver... Il fallait que je vous voie !

Lorsqu'elle leva les yeux vers lui, le marquis comprit que la partie qui allait se jouer serait très serrée.

« Elle est plus habile et plus dangereuse que je ne le pensais... »

A voix haute, il répéta :

- Quelle surprise, Isobel !

En fronçant les sourcils, il poursuivit :

- Mais comme je vous l'ai déjà dit, il vaut mieux que vous évitiez de venir ici quand je m'y trouve seul. Votre réputation...

- Tant pis pour ma réputation !

- Ne parlez pas ainsi, Isobel.

- Je me moque de ce que les mauvaises langues peuvent raconter !

En se lovant contre lui, elle murmura :

- Mon cher Oliver, ce serait si simple de les faire taire ! Il suffirait de...

Pour l'empêcher de prononcer les mots qu'il redoutait, le marquis lui prit les lèvres dans un baiser qui se voulait plein d'ardeur.

En réalité, cela lui pesait terriblement d'embrasser sa maîtresse.

« Quand je pense que, hier encore, cette femme le fascinait ! pensa-t-il avec étonnement, tout en se forçant à la serrer passionnément dans ses bras. Et aujourd'hui, elle me laisse complètement froid ! Pis, j'éprouve à son égard une répugnance instinctive ! »

Pendant qu'il l'embrassait, Isobel se trouvait bien entendu incapable de parler...

Soudain, le marquis releva la tête et, sans laisser à sa maîtresse le temps d'ouvrir la bouche, déclara :

- J'étais sur le point de partir pour Marlborough House. Je ne suis déjà pas en avance, et vous savez qu'il n'y a rien qui déplaît plus à Son Altesse que de voir arriver l'un de ses invités en retard.

- Je le sais, mon cher Oliver, mais j'ai quelque chose de très important à...

Avant qu'elle ne prononce les mots fatidiques, le marquis lui reprit les lèvres. Puis il se redressa et jeta un coup d'œil à la pendule qui ornait la cheminée en marbre.

- Mon Dieu, il faut absolument que je parte ! Vous m'avez fait oublier que Son Altesse voulait avoir un entretien avec moi avant le déjeuner !

- J'ai à vous parler, mon cher Oliver. Ce ne sera pas long, et...

- Excusez-moi, mon amie, mais je n'ai pas le temps de vous écouter maintenant.

- Et si je vous conduisais à Marlborough House dans ma voiture ? Ainsi nous pourrions...

- Et votre réputation, Isobel ? fit le marquis d'un ton grondeur.

- Je vous en prie, Oliver, cessez de me parler tout le temps de ma réputation ! s'exclama-telle avec agacement.

Elle le saisit par le poignet.

- Mais vous ne comprenez donc pas ? J'ai besoin de vous voir ! J'ai besoin de vous parler ! J'ai...

- Pas maintenant.

- Oliver...

- Ce soir, promit-il. J'irai chez vous à sept heures.

Sans attendre la réponse de la jeune femme, il quitta le bureau.

- Vite ! Mon chapeau et mes gants, s'il vous plaît, Ben, dit-il à un valet qui musardait au bout du hall.

- Les voici, milord.

Ce fut avec un soulagement indicible qu'il constata que sa calèche l'attendait déjà en bas du perron, devant celle de lady Heywood.

De crainte d'être en retard, le cocher était toujours largement en avance.

« Pour une fois, cela m'arrange ! » pensa le marquis en sautant dans la voiture dont un autre valet lui ouvrait la portière.

Le cocher effleura la croupe des chevaux du bout de son fouet. Ceux-ci partirent au petit trot, juste au moment où Isobel apparaissait à son tour sur le perron.

« Une nouvelle fois, je l'ai échappé belle ! se dit le marquis. Comment a-t-elle osé venir me relancer chez moi, alors qu'elle savait pertinemment que j'avais un rendez-vous important et que je devais déjeuner avec le prince de Galles ? Ah, quand une femme s'accroche... »

Il ne lui restait plus qu'à espérer que lady Heywood n'apprenne pas par ses domestiques qu'il partait le jour même pour l'Ecosse.

« C'est qu'elle serait capable d'aller s'installer à bord du Neptune ! »

Le marquis tenta de se rassurer. Son majordome était à son service depuis assez longtemps pour savoir qu'il valait mieux ne pas communiquer certaines informations.

« Il s'est certainement rendu compte que je fuyais ma visiteuse comme la peste... Et il en a tiré les conclusions qui s'imposaient. Même si Isobel lui pose des questions, il saura les éluder. »

Le marquis s'adossa à la banquette capitonnée en secouant la tête.

« Désormais, je me méfierai autant des veuves que des débutantes ! » se promit-il.

Il arriva à Marlborough House avant tous les autres invités. Un laquais en livrée rouge et perruque poudrée prit son chapeau et ses gants, puis un page vêtu d'une redingote marine, de bas blancs et de chaussures à boucles d'argent le conduisit au premier étage.

Le prince de Galles reçut le marquis dans un petit salon aux murs revêtus de boiseries en noyer.

- Je suis content de vous voir, Oliver. Personne n'est encore là, ce qui devrait, pour une fois, nous permettre de bavarder tranquillement. D'ordinaire, il y a toujours trop de jolies femmes pour retenir notre attention...

Comme le marquis demeurait silencieux, le prince lui adressa un coup

d'œil étonné.

- Je ne voudrais pas me montrer trop curieux, Oliver... Mais j'aimerais bien savoir où en est votre vie sentimentale. La dernière fois qu'elle est venue dîner ici, Isobel Heywood m'a révélé combien elle vous aimait. Elle m'a suppliée de l'aider...

Le marquis pinça les lèvres. Ce n'était pas la première fois qu'une femme tentait de mêler le prince de Galles à ses amours ! L'héritier du trône, qui adorait les intrigues, était toujours prêt à écouter les confidences de ces dames. Rien ne plaisait plus à Son Altesse que d'être au courant avant tout le monde de ce qui se tramait dans la société. Secrets d'alcôve, mariages, petits ou grands scandales, dettes de jeu, problèmes d'argent, tout l'intéressait.

« Je ne l'en blâme pas, se dit le marquis. Étant donné que sa mère l'empêche de se préparer à son métier de futur roi, il faut bien qu'il s'intéresse à quelque chose ! »

La reine Victoria refusait obstinément de laisser son fils participer aux affaires de l'Empire britannique. Il n'avait même pas le droit de lire les rapports du ministre des Affaires étrangères !

Dans de telles conditions, il n'y avait rien de bien surprenant au fait que Son Altesse passe la plus grande partie de son temps avec de jolies femmes...

Sachant que le prince de Galles serait ravi d'être mis au courant de ses difficultés avec sa maîtresse, le marquis déclara :

- Je me trouve dans une situation fort délicate, Altesse. Peut-être saurez-vous me conseiller ?

- De quoi s'agit-il ? demanda aussitôt le prince.

- Je pense que lady Heywood souhaite m'épouser.

Le prince de Galles haussa les sourcils.

- Vous épouser ! s'exclama-t-il. J'avoue ne pas avoir pensé à une telle possibilité. Je sais qu'elle vous aime, certes ! Ne me l'a-t-elle pas avoué ? Mais vous, Oliver ? Quels sont vos sentiments à son égard ?

Le marquis n'hésita pas.

- Je la trouve jolie, séduisante et sensuelle... mais je n'ai aucune

intention de me marier !

ter-mina-t-il avec véhémence.

Son Altesse laissa échapper un petit rire.

- Vous préférez multiplier les aventures, et comme je vous comprends, mon cher Oliver !

- Je suis très flatté que lady Heywood me témoigne autant d'intérêt. Cependant, même si la marquise douairière de Kexley me pousse à avoir un héritier, j'estime avoir bien le temps de penser à cela.

- Il faudra cependant que vous vous résigniez à faire une fin, comme disent d'aucuns.

- Soit ! Mais le plus tard possible. Altesse, je n'ai pas encore vingt-huit ans, j'ai tout mon temps !

- Bien sûr...

Avec curiosité, le prince de Galles demanda :

- Mais si Isobel Heywood a d'autres projets, vous allez avoir beaucoup de mal à lui faire comprendre - sans la froisser -, que cela ne vous intéresse pas !

Le marquis regarda autour de lui d'un air inquiet.

- Personne ne nous écoute ?

- Personne.

- Eh bien, j 'ai réussi jusqu'à présent à ne pas l'entendre quand elle m'a demandé de lui passer la bague au doigt.

- Comment vous y êtes-vous pris ?

- Hier, j'ai feint de dormir. Et ce matin, quand elle est venue me relancer chez moi, j'ai prétendu que vous m'attendiez à Marlborough House.

Le prince de Galles pouffa.

- Voilà pourquoi vous êtes arrivé en avance !

- Oui, Altesse, fit Oliver d'un air piteux.

- Tout cela me semble fort amusant.

- Pas à moi... Lorsqu'elle réussira à me dire, les yeux dans les yeux, qu'elle veut m'épouser, j'aurai l'air d'un goujat si je réponds non !

- Je comprends... murmura le prince. Il doit bien y avoir une solution !

Son Altesse se prit le visage entre les mains.

- Laissez-moi réfléchir un instant.

- Mon yacht vient d'être remis à neuf, et j'ai pensé que je pourrais peut-être me rendre en Écosse.

- Quelle excellente idée ! J'allais justement vous suggérer quelque chose de ce genre...

C'est que vous n'avez pas une minute à perdre si Isobel Heywood vous traque avec autant d'insistance.

- Le mot est bien choisi, Altesse ! Je me sens traqué, en effet !

- Comment lui expliquerez-vous votre départ précipité ?

- C'est ce que je me demande ! Étant donné la situation, je n'ai pas de temps à perdre. Je pourrais partir cet après-midi... Le Neptune est justement à l'ancre près du pont de Westminster. Mais il ne faut pas qu'Isobel se doute que je la suis ! Comment faire pour que mon départ paraisse plausible ?

Après un instant de réflexion, le marquis déclara d'un ton hésitant :

- Je pourrais dire que l'un de mes amis est à l'article de la mort et me réclame ?

- Parfait, Oliver ! Parfait ! Et savez-vous ce que je vais organiser de mon côté pour vous aider ?

- Dites vite, Altesse !

- Je vais inviter lady Heywood à dîner. Je lui raconterai que, lorsque vous étiez avec moi à midi, vous avez reçu un message de votre ami malade et que vous m'avez demandé l'autorisation de partir immédiatement.

Le marquis battit des mains.

- Voilà une idée de génie, Altesse ! Jamais elle n'aura le moindre soupçon.

Dès que le prince de Galles tira un cordon en soie rouge, un valet se présenta.

- Son Altesse a sonné ?

- Oui, dites à mon secrétaire, je vous prie, d'envoyer un messenger à lady Heywood afin de la convier à dîner ce soir.

Le majordome arriva sur ces entrefaites pour annoncer l'arrivée de quelques-uns des autres invités qu'attendait le prince.

Ce dernier se frotta les mains d'un air satisfait.

- Je crois que votre problème est résolu, Oliver, dit-il avec satisfaction.

- Vous l'avez résolu pour moi, Altesse. Vous m'avez épargné bien des ennuis et je vous en suis très reconnaissant. Je me demandais vraiment comment procéder...

- Tout ce qu'il reste à espérer, c'est qu'elle vous oublie vite.

- Elle va déjà être enchantée d'être invitée à votre table Ce soir, Altesse. Cela lui mettra un peu de baume au cœur... Et avec un peu de chance, elle me trouvera bien vite un remplaçant.

Le prince de Galles eut un rire sarcastique.

- Cela ne m'étonnerait pas, pour la bonne raison que la dame en question n'est guère farouche ! Entre nous, Kexley, j'espère que lorsque vous vous marierez, ce sera avec une femme un peu plus fidèle !

Trois heures plus tard, en quittant Marlborough House, le marquis se sentait d'excellente humeur. Le déjeuner avait été excellent et les convives n'avaient cessé de faire assaut d'esprit.

« C'était exactement ce qu'il me fallait pour oublier Isobel et ses prétentions », pensa-t-il.

Son cocher, qui avait des ordres, le conduisit directement sur les quais où son yacht l'attendait.

Le capitaine Gordon l'accueillit avec un grand sourire.

- Le Neptune appareillera quand vous en donnerez l'ordre, milord.
- Dans ce cas, partons maintenant. Gilbert est-il là ?
- Votre valet est arrivé en fin de matinée avec vos bagages, milord. Votre cabine est prête.
- Parfait ! J'espère que vous allez me présenter votre femme, Gordon.
- Avec plaisir, milord.

Mme Gordon, une petite femme discrète à la voix douce, devait avoir déjà une quarantaine d'années.

- Comment vous remercier de m'avoir permis de faire mon voyage de noces à bord de ce magnifique bateau, milord ? Je vous avouerai que je rêvais de pouvoir partir un jour en mer avec celui qui vient de devenir mon mari... mais je ne pensais pas que cela serait possible.

Avec un sourire timide, elle enchaîna :

- Je dois également vous remercier pour la superbe pièce montée qui trône sur la table de la salle à manger réservée aux membres de l'équipage. Il paraît qu'il y aura aussi du champagne !
- C'était le moins que je pouvais faire.
- Je n'ai jamais vu une aussi grande pièce montée ! Vous êtes trop gentil d'avoir pensé à nous, milord.

Le capitaine joignit ses remerciements à ceux de sa femme.

- Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, milord, il faut que j'aille donner des ordres pour larguer les amarres, dit-il. Autant profiter de la marée pour descendre la Tamise !

Lorsque le grand yacht se détacha lentement du quai, Oliver, qui était resté sur le pont, laissa échapper un soupir de soulagement.

« Cette fois, je suis vraiment tiré d'affaire. J'ai réussi à éviter les larmes, les scènes et les cris. Pour me rattraper, il faudrait qu'Isobel me rejoigne à la nage... »

Il eut un petit rire moqueur.

- Il n'y a pas de danger ! ajouta-t-il en levant la tête vers le ciel où un grand vent poussait quelques nuages blancs, tandis qu'une bande de mouettes planait au-dessus de l'eau en poussant des cris perçants.

« Je suis libre ! »

Ce fut la première pensée du marquis lorsqu'il se réveilla, le lendemain matin. Le Neptune était maintenant en mer. Oliver jeta un coup d'œil par l'un des hublots et constata qu'ils suivaient la côte à distance respectable.

Une belle journée s'annonçait et les premiers rayons de soleil jouaient sur les courtes vagues, les faisant étinceler de mille paillettes dorées.

Comme le marquis n'était pas pressé, le capitaine avait jugé inutile de pousser les machines au maximum. Les moteurs ronronnaient doucement et le yacht avançait à une tranquille allure de promenade.

Après avoir frappé un coup léger, Gilbert entra.

- Bonjour, milord.

- Bonjour, Gilbert. C'est bon de se retrouver en mer, n'est-ce pas ?

- C'est toujours bon de changer de décor, milord.

- Vous avez raison.

Le marquis avait l'intention de visiter son yacht de fond en comble pour admirer les améliorations qui y avaient été apportées.

Il n'avait que cinq ou six ans quand il avait déclaré à sa mère avec le plus grand sérieux :

- Quand je serai grand, j'aurai un grand bateau blanc et je ferai de grands voyages !

Oliver n'avait jamais oublié son rêve d'enfant.

Adolescent, il ne manquait pas une occasion de visiter un port ou un chantier maritime. Il s'arrangeait aussi pour se faire inviter à bord des yachts des amis de ses parents.

« Celui que je ferai construire un jour s'appellera Le Neptune. Il sera le plus grand, le plus rapide et le plus luxueux de tous ! »

Le jour où il devint marquis et eut toute la fortune des Kexley à sa disposition, il put enfin commander le bateau de ses rêves : un yacht à la silhouette élancée dont il avait établi les plans avec un architecte spécialisé.

Un peu plus tard, en arpentant les ponts et les coursives avec John Gordon, le marquis ne cacha pas sa satisfaction.

- Le Neptune était déjà très beau, mais il est maintenant magnifique.
- Je suis fier d'en être le capitaine, milord.

John Gordon plissa les yeux en contemplant l'horizon avec inquiétude.

- Cela ne m'étonnerait pas que le temps se gâte.
- Comment pouvez-vous parler ainsi ? s'étonna le marquis. Le ciel est bleu, la mer calme...
- Je n'aime pas cette espèce de brume qui se lève là-bas.
- Une brume de beau temps !
- Oh, non ! Et puis le vent commence à forcir...
- Pour moi, ce n'est qu'une petite brise. Mais étant donné votre expérience de la mer, je ne vais certainement pas discuter, Gordon.

Le capitaine ne s'y était pas trompé. Le vent devint de plus en plus violent, tandis que la mer se creusait. Le yacht se mit à rouler et à tanguer et Mme Gordon, qui n'avait pas l'habitude du gros temps, se retira dans sa cabine.

- Puisque vous n'avez pas hâte d'arriver à destination, milord, nous allons passer la nuit au port, ce sera plus prudent, dit le capitaine.
- A vous de décider, Gordon.
- Oui, ce sera plus prudent, répéta le capitaine. D'autant plus que cela risque de tourner en tempête. Nous pouvons être projetés sur des écueils ou heurter un autre bateau pris dans la tourmente.
- Eh bien, allons nous réfugier dans le port le plus proche en attendant que le temps s'améliore.
- Le Neptune est un excellent bateau. Si nous étions en pleine mer, je

n'hésiterais pas à poursuivre ma route.

- Bien obligé !

- Certes. Mais étant donné que la côte est toute proche, à quoi bon braver inutilement les dangers ?

- Vous avez raison, Gordon.

Une heure plus tard, le grand yacht blanc passa à allure réduite entre les deux jetées d'un petit port pittoresque du Yorkshire.

Le marquis alla se promener sur les quais avant de revenir à bord où l'attendait un excellent dîner préparé par son maître coq.

Tout en faisant honneur à un filet de sole en croûte, accompagné d'une délicieuse sauce à la crème et aux champignons, il se demanda ce que faisait Isobel en ce moment...

« Elle doit être bien malheureuse... Mais pouvais-je me sacrifier pour lui faire plaisir ? »

Il termina son verre de Sancerre en se disant qu'il ne voulait plus penser à cette femme.

« De toute manière, je n'ai pas l'intention de me marier avant d'avoir au moins quarante ans.

Cela me laisse le temps de m'amuser ! En essayant d'oublier qu'il me faudra un jour lier mon sort à celui d'une jeune personne geignante, sotte et ennuyeuse ! »

Car selon lui, une femme fidèle ne pouvait être qu'une femme sans attraits.

« Les autres, celles qui sont intelligentes et spirituelles, sont tentées de flirter... »

Le lendemain, comme la tempête s'était apaisée, Le Neptune put poursuivre sa route.

- Ce soir, nous serons dans les eaux écossaises, milord, dit le capitaine Gordon. Voulez-vous que nous nous arrêtions à Edimbourg ?

Après quelques instants de réflexion, le marquis secoua négativement la tête.

- Certes, j'aimerais revoir cette ville et rendre visite aux amis que j'ai là-bas... Mais le comte de Darrendell a déjà dû recevoir la lettre dans laquelle mon secrétaire lui annonçait mon arrivée. Attendons plutôt d'être sur le chemin du retour pour faire escale dans la capitale historique de l'Ecosse !

- Très bien, milord.

Pendant que le capitaine Gordon allait discuter avec son second, Oliver s'accouda au bastingage et contempla d'un air pensif le sillage du navire.

Il tentait de se souvenir de tout ce que son père lui avait dit au sujet des Darrendell.

Le comte de Darrendell, qui habitait un magnifique château moyenâgeux, était le chef du clan des McDarren, l'un des plus anciens et des plus respectés du nord de l'Ecosse.

Sur les terres de Darrendell, on pouvait chasser la grouse - le coq de bruyère - et les rivières regorgeaient de saumon.

« Je ne crois pas que j'aurai le temps de regretter Londres, se dit le marquis. Je ne vais pas m'ennuyer une seconde ! »

Le lendemain matin, le vent se leva de nouveau avec force.

- Que pensez-vous de ce temps, Gordon ? demanda le marquis au capitaine.
- Pas grand-chose de bon. A mon avis, une vilaine tempête s'annonce...
- Dans ce cas, nous irons à Edimbourg.
- Je crois que ce serait plus sage, milord. Inutile de prendre des risques inutiles... Dans le Firth of Forth, nous serons à l'abri.

Il fallut un certain temps au Neptune pour remonter le large estuaire et arriver en vue d'Edimbourg, cette superbe ville médiévale dominée par un château dont les tours se détachaient sur un ciel tourmenté.

Dès que le capitaine trouva une place abritée dans le vieux port, le marquis envoya un marin lui chercher une voiture de louage.

Moins de cinq minutes plus tard, un fiacre arriva.

- Où allons-nous, milord ? demanda le cocher en touchant son chapeau.

Le marquis lui donna l'adresse de l'un des amis de son père, lord McTranar, qui habitait une très belle demeure située dans la vieille ville, à deux pas de la cathédrale gothique de Saint-Gilles.

Ce fut avec plaisir qu'il revit cette superbe ville médiévale où il lui était arrivé de passer quelques jours de vacances autrefois. Neil, le fils de lord McTranar, l'un de ses condisciples à Eton et à Oxford, n'était-il pas l'un de ses meilleurs amis ?

- Lord McTranar est-il chez lui ? demanda-t-il au majordome qui le reçut.
- Oui, monsieur. Qui dois-je annoncer ?
- Le marquis de Kexley.
- Si milord veut bien me suivre...

Oliver fut introduit dans un confortable salon où deux hommes de sa

génération l'accueillirent.

- Neil ! s'exclama-t-il en reconnaissant l'un d'eux.

- Cela me fait plaisir de vous revoir, Oliver.

- A moi aussi.

Les deux hommes se serrèrent amicalement la main.

- Quelle surprise ! reprit Neil McTranar. Pourquoi ne pas nous avoir prévenus de votre visite ?

- Seul le hasard m'a amené à Edimbourg. J'étais en route pour le nord de l'Ecosse à bord de mon yacht, mais comme la mer était mauvaise, nous avons jugé plus prudent de nous mettre à l'abri.

- Vous avez eu raison. La tempête fait rage en mer du Nord.

Neil se tourna vers le jeune homme qui se tenait à côté de lui.

- Oliver, vous souvenez-vous de mon frère Brian ?

Le marquis sourit en tendant la main à ce dernier.

- Je revois un petit garçon assez espiègle... Vous avez beaucoup grandi, Brian !

Ce dernier éclata de rire.

- Heureusement !

Le marquis n'osa pas demander où se trouvait lord McTranar, le père des deux jeunes gens.

« Il est à craindre que le chef du clan des McTranar ne soit mort. C'est probablement Neil qui est désormais lord McTranar. »

Cela lui fut confirmé quelques secondes plus tard, quand une jeune femme rousse fit son entrée.

Neil dit à son ami :

- Oliver, je ne pense pas que vous ayez eu l'occasion de rencontrer ma belle-mère, lady McTranar, la veuve de mon père.

- Non, je n'ai pas encore eu l'honneur de saluer lady McTranar, dit le

marquis en s'inclinant devant la nouvelle venue.

Elle était très belle avec sa chevelure couleur de flamme, sa peau laiteuse et ses yeux verts en amande.

- J'ai souvent entendu mon mari et Neil parler de vous, lui dit-elle, mais je ne pensais pas avoir le plaisir de vous rencontrer un jour.
- Remercions la tempête... ou le destin ! fit le marquis d'un ton léger.
- Vous n'allez pas retourner à bord de votre yacht ce soir ! décida Neil.
- Mais...
- J'espère bien que vous allez passer la nuit avec nous. Nous avons justement un grand dîner et je suis sûr que nos amis seraient ravis de faire votre connaissance.
- Je ne veux pas trop vous encombrer. Je pourrais dîner avec vous et rentrer dormir à bord du Neptune.

Neil fit mine de se fâcher.

- Oliver ! Vous refusez mon hospitalité ?

Le marquis se mit à rire.

- Si vous le prenez aussi mal, Neil, je resterai ! Je ne voudrais pas que ma visite se termine par un duel sanglant !

Les deux hommes se mirent à rire. Puis lord McTranar sonna.

Le majordome arriva presque immédiatement.

- Vous m'avez appelé, milord ?
- Oui, McBrawny. Le marquis de Kexley va passer la nuit ici. Pouvez-vous lui faire préparer la chambre bleue, s'il vous plaît ?
- Tout de suite, milord.

Une voiture fut ensuite envoyée au port. Le marquis avait remis au cocher un bref message à l'intention de son valet.

Gilbert, je dînerai et je passerai la nuit à Édimbourg chez mon ami lord McTranar.

Apportez-moi, je vous prie, tout ce qu'il me faut pour la soirée et la nuit.

Merci !

Kexley

- Je suis ravie de vous voir enfin en chair et en os, dit lady McTranar à Oliver. On parle si souvent de vous dans les pages mondaines des journaux londoniens ! Il paraît que vous êtes l'un des meilleurs amis du prince de Galles.

- J'ai cet honneur, en effet.

Lady McTranar sourit.

- Et mon beau-fils m'a raconté plusieurs de vos tours pendables d'enfant...

- Neil n'était pas en reste ! protesta le marquis en riant. Quand il s'agissait de faire des sottises, nous formions une bonne équipe, tous les deux !

Amusé, il ajouta :

- Cela me fait plaisir de constater que je n'ai pas été oublié à Edimbourg.

- Mon Dieu ! Qui pourrait vous oublier ? murmura lady McTranar.

Le seul ton de sa voix suffit à alerter le marquis. Il ne connaissait que trop ces intonations enjôleuses...

« Elle est encore plus jeune que je ne le pensais, se dit-il en l'observant discrètement. Quel âge peut-elle bien avoir ? A peine deux ou trois ans de plus que moi... La trentaine - comme Isobel ! »

Et cette femme avait épousé le vieux lord McTranar !

« Un homme ayant l'âge qu'avait mon père ! »

La voix de Neil interrompit ses réflexions.

- C'est en l'honneur du duc d'Hamilton que nous donnons ce soir une réception. Nous y avons convié tous les gens qui comptent à Édimbourg, ainsi que les aristocrates britanniques qui séjournent actuellement dans notre bonne ville.

Tout en prenant le thé, les deux amis d'enfance eurent une conversation enjouée à laquelle se joignirent Brian et lady McTranar.

Puis cette dernière se leva.

- La chambre de notre invité doit être maintenant prête. Je ne vais laisser à personne d'autre le soin de l'y conduire !

Le marquis ne put faire autrement que de la suivre. En arrivant sur le palier où se trouvaient les appartements d'honneur, lady McTranar lui dit :

- Savez-vous que Neil vous a attribué l'une des meilleures chambres ?

Le marquis eut un sourire amusé.

- Je vois que je serai logé au premier étage. Cela va me changer ! Lorsque je venais ici étant enfant, j'avais seulement droit à une petite chambre au second étage, à côté de la nursery.

Elle lui retourna son sourire en battant des cils.

- Les temps changent !

Gilbert était déjà arrivé. Il était en train de disposer sur une chaise l'élégant habit du soir de son maître.

- J'espère que vous trouverez ici tout ce qu'il vous faut, dit lady McTranar. Si quoi que ce soit vous manque, n'hésitez pas à envoyer votre valet le réclamer à l'office.

- Je vois que je serai très bien installé. Merci infiniment. J'ai été bien inspiré de venir sonner à votre porte aujourd'hui... Si je m'attendais à être invité à une grande réception !

- J'espère qu'elle sera réussie, dit lady McTranar. À tout à l'heure...

Avant de sortir, elle lui adressa un coup d'œil plein de promesses.

- Je ne suis pas fâché de passer la nuit à terre, milord, dit Gilbert. On m'a donné une belle chambre là-haut. Cela va me changer de ma minuscule cabine !

- N'hésitez pas à aller faire un tour en ville et à vous offrir une bonne Stout.

- Ma foi, pourquoi pas ? J'aime la bière brune bien épaisse - et très forte.

- Mais n'en buvez pas trop, Gilbert ! lança le marquis en riant.

- Que milord ne s'inquiète pas. Je ne lui ferai pas honte. Pas de danger pour que je rentre en chantant à tue-tête des chansons à boire !

Lorsque le marquis descendit, la taille bien prise dans son habit noir de grand faiseur, on annonçait le duc d'Hamilton.

Les deux hommes se saluèrent avec chaleur. Ils se connaissaient bien, car ils avaient eu l'occasion de se rencontrer à plusieurs reprises au château de Windsor ou dans des réceptions à Londres.

Peu à peu, les autres invités arrivèrent. Lorsque le majordome annonça que le dîner était servi, ils furent une bonne vingtaine à prendre place autour de la longue table en acajou éclairée par des candélabres anciens en vermeil.

Le marquis était placé à la gauche de lady McTranar, la place d'honneur, à droite, étant bien entendu attribuée au duc d'Hamilton.

Lady McTranar sut partager équitablement ses attentions entre ses deux voisins de table. Sa conversation était spirituelle et elle flirtait avec autant de savoir-faire qu'une élégante du Tout-Londres.

On parlait beaucoup des Highland Games qui devaient se dérouler la semaine suivante à Edimbourg. Ces jeux athlétiques auxquels de solides participants, vêtus du kilt, se mesuraient dans le lancer du tronc, le jet de pierres, la lutte ou encore d'autres disciplines traditionnelles étaient très appréciés en Ecosse.

- Quel dommage, je ne serai plus là, dit le marquis. J'aurais aimé voir les Highland Games au moins une fois dans ma vie.

- Mais pourquoi ne resteriez-vous pas quelques jours de plus avec nous ? demanda lady McTranar d'une voix caressante.

- Rien ne saurait me faire davantage plaisir.

- Dans ce cas...

- J'ai accepté une invitation du comte de Darrendell. Ce serait bien peu courtois de ma part de flâner en cours de route alors qu'il m'attend !

- Vous êtes très attentionné, lui dit-elle en souriant. Vous pensez aux autres...
- N'est-ce pas naturel de se montrer plein de prévenances envers autrui ?
- Hum ! fit-elle seulement.

Le marquis avait tellement l'habitude de flirter que ce fut tout naturellement qu'il ajouta avec un léger sourire :

- Vous paraissez dubitative... Et pourtant vous devez avoir l'habitude de voir les messieurs s'empresser autour de vous : vous êtes si jolie !
- Vous me flattez ! Mais j'avouerai que cela me fait plaisir. Les Écossais ne sont pas toujours très doués quand il s'agit de tourner un compliment.

« À Londres, on en fait à tout instant sans réfléchir. Et j'aurais mieux fait de me taire...

pensa Oliver. La voilà qui m'imagine déjà conquis ! »

Lady McTranar battait des cils à qui mieux mieux en lui coulant des regards pleins de promesses.

Grâce au ciel, Neil se leva à ce moment-là pour faire un petit discours en l'honneur du duc d'Hamilton. Il termina par quelques mots destinés au marquis de Kexley.

- Étant enfant, Oliver est souvent venu ici. Je suis heureux de voir qu'il n'a pas oublié l'Écosse et je tiens à lui dire qu'il y sera toujours le bienvenu.

Quelques applaudissements retentirent. Puis les dames se retirèrent au salon pour laisser les messieurs fumer un cigare tout en buvant du porto ou un cognac.

Deux Écossais d'un certain âge apprirent au marquis qu'ils avaient bien connu son père et l'invitèrent à venir chasser le coq de bruyère sur leurs terres, lors de son prochain séjour en Écosse.

- Ce sera très volontiers, assura Oliver.

Un peu plus tard, ces messieurs rejoignirent les dames au salon. Lady McTranar, qui devait guetter le marquis, fondit sur lui comme un

épervier sur sa proie.

- Voulez-vous jouer au bridge ?

- Rien ne saurait me faire davantage plaisir, répondit-il poliment.

Ils s'assirent à l'une des tables de jeu avec un autre couple. La soirée ne s'éternisa pas : environ une heure plus tard, les invités commencèrent à prendre congé.

Lorsqu'ils furent tous partis, Neil posa amicalement la main sur l'épaule de son ami.

- La tempête semble s'apaiser. J'espère que vous ne serez pas trop pressé de repartir demain, car Brian et moi aimerions visiter votre yacht. J'ai lu dans un journal que l'on venait d'apporter au Neptune de nombreuses améliorations. Il paraît que c'est maintenant le bateau le plus sûr et le plus moderne du pays.

- Je serai ravi de vous le faire visiter, assura le marquis. Et si le cœur vous dit de m'accompagner jusqu'à Dundee ou même jusqu'à Aberdeen, vous serez les bienvenus à bord.

Il salua ensuite lady McTranar.

- Quelle excellente soirée ! lui dit-il avec chaleur. Je m'en souviendrai longtemps.

- J'espère qu'il y en aura d'autres, fit-elle très bas. Beaucoup d'autres...

« Étant donné que j'ai l'intention de quitter Édimbourg demain, je me demande pourquoi elle parle ainsi ! » pensa le marquis en montant dans sa chambre.

Son valet, qui l'y attendait, l'aïda à se préparer pour la nuit. Puis il se retira.

- Bonsoir, milord.

- A demain, Gilbert.

Le marquis ne tarda pas à se mettre au lit. Il s'apprêtait à souffler les bougies quand, à sa grande surprise, il vit la porte s'ouvrir.

L'espace d'un instant, il crut que son valet avait oublié quelque chose. Mais au lieu de Gilbert, ce fut lady McTranar qui entra dans la pièce.

Elle était vêtue d'un négligé en dentelle blanche et ses magnifiques cheveux roux, dénoués, tombaient jusqu'à sa taille.

- Je suis venue vérifier si vous aviez bien tout ce qu'il vous fallait.

Stupéfait par l'audace de cette femme, le marquis ne trouva sur l'instant rien à répondre.

Elle s'approcha du lit.

- Avez-vous tout ce qu'il vous faut, Oliver ? répéta-t-elle dans un souffle.

Soudain très conscient du danger qu'il courait, le marquis se redressa brusquement.

« Encore une veuve ! Attention ! »

Mais repoussait-on une femme qui s'offrait aussi ouvertement ?

- Rien ne me manque, s'entendit-il déclarer. Et pourtant, à vrai dire, je me sens un peu seul...

Le lendemain matin, le marquis se réveilla de bonne heure.

« Je n'ai pas rêvé ! Lady McTranar est bien venue ici cette nuit... C'est incroyable ! Je viens à peine d'échapper à Isobel Heywood qu'une autre veut prendre sa place ! Je m'étais pourtant promis de faire désormais preuve de la plus grande prudence... Mais comment aurais-je pu lui dire de retourner dans sa chambre ? D'autant plus qu'elle est bien jolie... Et quel tempérament ! On parle de rouses incendiaires... Je comprends maintenant la signification de ce terme ! »

Lady McTranar s'était éclipse avant le lever du jour, pendant qu'il dormait.

Tout en s'habillant, le marquis se dit qu'il aurait tort de s'attarder à Édimbourg.

« L'intermède était fort agréable, mais cela n'ira pas plus loin. Moi qui viens à peine d'échapper à une brune, je ne vais sûrement pas me laisser piéger par une rousse ! »

Il jeta un coup d'œil à la fenêtre et constata que le soleil brillait dans un ciel sans nuages.

Une brise légère agitait les feuilles des arbres du jardin.

« Grâce au ciel, le temps est au beau ! Nous allons pouvoir repartir... »

Lorsqu'il descendit prendre son petit déjeuner, il trouva Neil et son frère Brian déjà à table.

- Avez-vous bien dormi, Oliver ?

- Comme une souche, prétendit-il.

Les deux frères étaient loin de soupçonner que leur belle-mère était allée lui rendre visite pendant la nuit !

- Vous aviez dit que vous feriez les honneurs de votre yacht, Oliver. J'espère que vous n'avez pas oublié votre promesse !

- Pas du tout. Je serai très heureux de vous montrer Le Neptune avant mon départ. Et j'espère que vous pourrez embarquer avec moi jusqu'à Dundee ou à Aberdeen, comme je vous l'ai proposé hier.

Les deux frères parurent fort déçus.

- Ce sera malheureusement impossible, car nous avons des invités aujourd'hui, non seulement à déjeuner, mais également à dîner, dit Neil. Si vous pouviez rester un jour ou deux de plus...

- Hélas non ! Je tiens à profiter du beau temps pour poursuivre ma route.

- Je vous comprends. Vous avez déjà été retardé...

- Et le comte de Darrendell m'attend.

- Je vais commander une voiture.

Moins d'une demi-heure plus tard, les trois jeunes gens se retrouvèrent dans le hall. Suivant les ordres de son maître, Gilbert était déjà retourné au yacht avec les bagages.

- Il faudrait que je fasse mes adieux à votre belle-mère, dit le marquis en montant dans la voiture.

- Elle n'est pas encore réveillée. J'ai dit à sa femme de chambre que nous allions voir votre yacht. Peut-être nous rejoindra-t-elle au port.

« J'espère bien que non ! » se dit le marquis.

Les deux frères s'extasièrent en voyant le grand yacht blanc devant lequel de nombreux curieux s'étaient rassemblés.

La plupart des améliorations dont était doté Le Neptune étaient encore inconnues en Ecosse.

Neil et Brian, qui étaient tous deux passionnés de bateaux, ne cessaient de se récrier sur tout ce qu'ils voyaient.

Ils terminèrent la visite au salon, où un steward leur servit des rafraîchissements.

- Nous ne pouvons pas nous attarder davantage ! déclara Brian avec regret.

- C'est bien dommage, renchérit son frère. Nous aurions aimé profiter de votre invitation et naviguer jusqu'à Dundee, par exemple...

- A votre retour, Oliver, n'oubliez pas de faire escale à Edimbourg ! Avec un peu de chance, notre emploi du temps nous permettra cette fois de faire un peu de navigation avec vous.

- Je l'espère, dit courtoisement le marquis.

En réalité, il était bien décidé à éviter Edimbourg et la peu farouche lady McTranar.

Il alla chercher sur les rayonnages de la bibliothèque l'un des ouvrages les plus récents qui se trouvaient à bord. Il s'agissait d'un très bel album illustré consacré à la reine Victoria.

- Je vais demander au steward d'envelopper cela, dit-il à ses amis. Vous le donnerez à votre belle-mère en lui transmettant tous mes remerciements pour cette délicieuse soirée.

- Elle sera bien déçue de ne pas vous avoir vu avant votre départ.

- Mais nous lui dirons que vous avez l'intention de vous arrêter à Edimbourg à votre retour.

Les moteurs vibraient déjà sous leurs pieds. Les marins attendirent que les visiteurs aient descendu la passerelle pour larguer les amarres.

Lentement, le grand yacht s'écarta du quai. Le marquis agita la main, Neil et Brian en firent autant. Peu à peu, leurs silhouettes se rapetissèrent avant de disparaître.

Le Neptune naviguait majestueusement au milieu du Firth of Forth. Bientôt, il atteindrait la mer...

Debout sur le pont à l'avant du bateau, le marquis se demanda s'il allait passer désormais sa vie à fuir.

« J'ai l'art de me mettre dans des situations compliquées ! Moi qui m'étais juré d'éviter les veuves ! Moi qui allais en Écosse pour oublier les femmes... »

Comme le temps demeurerait assez menaçant, le capitaine Gordon décida de s'abriter tous les soirs dans un port et d'y passer la nuit. Cette mesure de prudence les retarda beaucoup, et il leur fallut trois jours de navigation de plus que prévu pour arriver enfin en vue du château de Darrendell.

« Il est magnifique ! pensa le marquis. On dirait un château de conte de fées. »

Flanqué de deux grosses tours, ce bâtiment moyenâgeux se détachait sur un écrin de sapins sombres. Il était précédé de jardins fleuris qui descendaient en pente douce jusqu'à la baie.

À allure réduite, Le Neptune s'approcha d'une jetée en bois. Leur arrivée avait été remarquée et plusieurs valets arrivaient en courant.

Dès que le yacht fut amarré, un jeune homme vint à bord et salua le marquis.

- Je suis le secrétaire du comte de Darrendell, lui dit-il. Milord s'inquiétait beaucoup en vous sachant en mer par ce mauvais temps.

- Nous avons essuyé une ou deux tempêtes. Nous avons dû nous réfugier dans le port d'Édimbourg après avoir remonté le Firth of Forth. Cela nous a retardés...

- Mais c'était plus sage. Quand le vent se lève dans cette région, mieux vaut se méfier !

Le marquis descendit sur la jetée et suivit le secrétaire dans les allées sablées.

- Milord attendait votre visite avec impatience. La chasse au coq de bruyère n'est pas encore ouverte, mais la pêche au saumon bat son plein.

Un majordome vêtu d'un kilt les accueillit dans le grand hall du château.

- On voit tout de suite que le comte est un passionné de chasse ! dit le marquis en voyant les bois de cerf ou les têtes de sanglier empaillées qui ornaient les murs.

Assez étonné, il s'arrêta devant l'énorme tête de tigre qui surmontait la cheminée.

- Est-ce dans les moors, ces landes couvertes de bruyère qui entourent Darrendell que milord a trouvé ce tigre ? demanda-t-il en riant.

Le secrétaire devait avoir l'habitude de voir les hôtes de son maître s'arrêter devant ce grand fauve.

- Milord a tué plusieurs tigres quand il était aux Indes, expliqua-t-il.

Le marquis sourit. Lui aussi avait tué un énorme tigre qui terrorisait les habitants d'un village lors de son voyage aux Indes... mais il ne s'était pas donné le mal de le ramener en Angleterre !

Selon la coutume écossaise, toutes les pièces principales se trouvaient au premier étage. Le marquis le savait, aussi ne fut-il pas autrement surpris quand le majordome l'invita à gravir un escalier monumental.

Le domestique ouvrit une porte à double battant et annonça d'une voix de stentor :

- Le marquis de Kexley, milord.

Debout devant l'une des fenêtres d'une vaste bibliothèque dont tous les murs étaient couverts de rayonnages chargés de livres, le comte de Darrendell contemplait Le Neptune.

Quand il se retourna, Oliver reçut un choc. Lorsqu'il avait vu le comte à Londres, de longues années auparavant, celui-ci était un homme dans la force de l'âge.

Aujourd'hui, c'était un vieillard aux cheveux blancs et au visage profondément ridé.

- Je suis si heureux de vous revoir, Oliver, dit-il en lui tendant la main.

- Moi aussi, monsieur. Mon père m'avait souvent parlé du château de Darrendell. Je dois dire que je le trouve encore plus beau que dans ses

descriptions pourtant enthousiastes !

Cela fit visiblement plaisir au comte de l'entendre parler ainsi.

- Je suis très fier de posséder cette belle propriété, admit-il sans fausse modestie. J'espère que vous y ferez un agréable séjour. Avez-vous déjà pêché le saumon ?

- J'ai eu cette chance. Mais je ne pense pas être aussi expert que mon père dont c'était l'un des passe-temps favoris.

- Je me souviens qu'il a pris une vingtaine de saumons en un seul après-midi !

- Je voudrais bien pouvoir en dire autant un jour ! Pour mettre toutes les chances de mon côté, j'ai apporté non seulement mon matériel de pêche, mais aussi celui de mon père.

Le comte sourit.

- Dans ce cas, vous ferez certainement une pêche miraculeuse !

Il se dirigea vers la porte.

- Le thé est servi dans le salon voisin. Ma femme est allée voir des amis cet après-midi, mais elle ne devrait pas tarder.

« Le comte de Darrendell se serait donc remarié ? se dit Oliver. Je sais qu'il a perdu sa première femme il y a plusieurs années. »

- Quant à ma fille, poursuivit le comte, elle est comme d'habitude au bord de la rivière avec ses lignes.

Le marquis ne cacha pas sa surprise.

- Elle pêche le saumon ? Certaines femmes s'intéressent donc à ce sport typiquement masculin ?

- Nous sommes en Ecosse, mon ami !

Ils entrèrent ensemble dans un salon où étaient suspendus les portraits des ancêtres du comte tous portant le kilt aux couleurs du clan des McDarren. Au-dessus de la cheminée figurait un tableau représentant le comte à l'âge de quarante ans, ainsi que sa femme, une ravissante personne aux cheveux d'or foncé.

Le thé était servi pour quatre personnes.

« Je suis donc l'unique hôte du château ? se demanda le marquis avec étonnement. J'aurais pensé qu'il avait d'autres invités... Mais c'est préférable ainsi. Je ne risquerai rien, cette fois ! Après ce qui s'est passé à Edimbourg, j'avoue n'avoir aucune envie de me retrouver de nouveau dans une situation délicate. »

- Asseyez-vous, je vous en prie, Oliver, dit le comte. Et parlez-moi de vos chevaux. Vous avez l'une des plus belles écuries de courses d'Angleterre et, d'après ce que je lis dans les journaux, vous remportez tous les prix !

- Je n'ai pas grand mal ! Mon père avait des pur-sang exceptionnels. J'ai eu la chance de pouvoir acheter quelques excellentes juments... et c'est ainsi que l'on voit souvent mes couleurs passer les premières le poteau d'arrivée !

A ce moment-là, la porte s'ouvrit et une très jeune fille courut vers le comte.

- J'ai pris six saumons, père ! s'écria-t-elle. Le plus gros pèse au moins cinq kilos !

- C'est très bien, ma petite Celina. Mais viens saluer notre invité, le marquis de Kexley.

L'adolescente parut confuse.

- Pardon, père. Je vous croyais seul...

Son attitude avait immédiatement changé et ce fut d'un air réticent qu'elle tendit la main au marquis.

« Elle est très jeune, pensa ce dernier. Et comme elle est jolie ! »

Avec ses cheveux d'or foncé, ses immenses yeux gris-bleu frangés de cils interminables et son visage en forme de cœur, Celina était ravissante.

« Je n'ai jamais vu une aussi belle enfant ! » pensa le marquis.

Ce fut seulement en lui serrant la main qu'il s'aperçut que la fille de son hôte n'était plus une enfant, mais une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans.

- Quelle bonne journée ! dit-elle à son père. Les saumons abondent...

Ce matin, cependant, ils ne voulaient rien entendre. C'est seulement cet après-midi qu'ils ont consenti à mordre.

Le comte sourit.

- Le marquis de Kexley espère bien réussir lui aussi des pêches fabuleuses !

- Je ferai de mon mieux, dit Oliver en adressant un sourire à Celina.

Une expression de frayeur passa dans les yeux de la jeune fille. Puis elle se détourna.

« Je dois rêver ! se dit le marquis. Aurait-elle par hasard peur de moi ? C'est la première fois qu'une femme a une pareille réaction en me voyant ! Je ne suis quand même pas si intimidant que cela... »

Celina s'assit en baissant la tête et en voûtant les épaules. A son arrivée, elle était pleine de vie et de flamme. Soudain elle semblait éteinte...

« Elle n'a plus l'air d'être la même ! »

Tout en s'entretenant avec le comte, Oliver examinait la jeune fille d'un air intrigué. Celle-ci ne regardait jamais dans sa direction - ce qui lui parut assez étrange.

« Peut-être est-elle très timide ? »

Sans paraître remarquer le comportement de sa fille, le comte de Darrendell évoquait avec le marquis le souvenir du défunt marquis de Kexley.

- Nous étions ensemble à Eton...

- Oui, mon père est allé à Eton, en effet. Et il a tenu à m'inscrire au même collège.

- A l'époque, les jeunes Ecossais allaient étudier à Édimbourg et je me souviens que tout le monde trouvait fort bizarre que mes parents aient choisi de m'envoyer en Angleterre. J'y ai été bien malheureux dans les premiers temps...

- Vraiment ?

- Oui. Je pleurais toutes les larmes de mon corps... Les petits Anglais

se moquaient cruellement de mon fort accent écossais et me disaient que je venais d'une contrée à peine civilisée.

- Est-ce possible ?

- Vous savez, les enfants ne sont pas tendres entre eux !

Le comte sourit.

- Puis - grâce au ciel -, votre père est devenu mon ami et m'a pris en quelque sorte sous sa protection. Plus personne n'a osé me tourner en dérision, j'ai peu à peu perdu mon accent et je me suis fait beaucoup d'amis. En fin de compte, j'ai été très heureux à Eton, puis à Oxford.

- Votre fille n'a pas d'accent écossais non plus, fit le marquis.

- C'est la vérité: Mais par délicatesse, il lui arrive de le reprendre quand elle doit parler aux villageois. J'en fais autant, sinon ces braves gens s'imagineraient que nous les traitons de haut !

Le comte de Darrendell, perdu dans ses souvenirs, continuait à les évoquer avec nostalgie.

Soudain des aboiements se firent entendre. Puis une femme donna quelques ordres d'une voix coupante.

Oliver, qui observait Celina, s'aperçut qu'elle s'était raidie et que ses doigts tremblaient sur l'anse de sa tasse de thé.

« Qu'est-ce que tout cela signifie ? » se demanda-t-il, de plus en plus étonné.

La porte s'ouvrit. Un petit chien entra en trombe dans la pièce, suivi par une femme vêtue d'une élégante robe d'après-midi.

- Vous voilà donc, ma chère amie, dit le comte de Darrendell. Je commençais à me demander ce que vous étiez devenue.

Ce fut cette fois au tour d'Oliver de se raidir.

Jamais de sa vie il n'aurait pensé revoir un jour cette femme...

Celle-ci se dirigea droit vers lui, tandis que le petit chien continuait à japper.

Il y avait maintenant dix ans que le marquis de Kexley n'avait pas

posé les yeux sur cette personne qu'il avait connue à l'époque où elle s'appelait lady Benson.

À l'époque, Oliver n'avait que dix-sept ans. Il venait à peine de commencer ses études à Oxford quand l'un de ses amis, Peter Benson, l'invita à participer à un match de cricket qui devait se dérouler dans la propriété familiale.

Le père de Peter, sir Gerald Benson, possédait au cœur du Hampshire un superbe domaine.

Ce septuagénaire encore vert, qui était veuf depuis déjà plusieurs années, venait d'épouser une femme beaucoup plus jeune que lui.

Toute l'équipe de cricket d'Oxford - soit onze joueurs -, était logée fastueusement au château.

Le premier soir, après un excellent dîner, un petit orchestre se mit à jouer valse, polkas, mazurkas ou autres quadrilles.

- Tsst, tsst ! Je vois que nous sommes à court de jeunes filles, remarqua sir Gerald. Je vais tâcher de remédier à cela... Messieurs, je vous promets que demain, après le match, vous aurez tous de très jolies cavalières !

Ce soir-là, aucune des rares demoiselles présentes n'eut le temps de faire tapisserie. Jugeant inutile de disputer à ses amis le privilège de faire un tour de valse, Oliver préféra aller s'entretenir avec le maître de maison.

- Quelle bonne idée d'avoir organisé un match de cricket ici, lui dit-il.

Sir Gerald sourit.

- En souvenir du bon vieux temps... Le cricket était l'un de mes sports préférés, autrefois.

J'y excellais ! Je regrette cependant que Peter ne soit pas un très bon joueur.

- Il pourrait l'être. Tout ce qui lui manque, c'est un peu de pratique.

- Peut-être avez-vous raison... Il devrait s'entraîner davantage.

- Je le pense, sir Gerald.

Les deux hommes parlèrent ensuite de chevaux.

- Je sais que votre père possède une très belle écurie, mon cher Oliver. J'avoue cependant que je ne suis pas mécontent de la mienne... Cela vous ferait-il plaisir de monter à cheval demain avec Peter ?

Le visage du futur marquis de Kexley s'illumina.

- Avec plaisir, sir Gerald !

Pris d'un doute soudain, ce dernier demanda :

- Croyez-vous que ce soit raisonnable ? Il ne faudrait pas que vous soyez fatigué à l'heure du match.

Oliver éclata de rire.

- N'ayez crainte, sir Gerald, ce n'est pas une promenade à cheval qui va me fatiguer !

Le lendemain matin, les deux amis se levèrent avant tout le monde pour monter à cheval.

- Il fait beau, nous avons de la chance, dit Peter.

- En effet. Mais je suppose que nous aurions joué même s'il avait plu ?

- Bien sûr. Mon père aurait été cependant fort déçu si la pluie s'était mise de la partie !

Deux superbes pur-sang les attendaient. Tout en galopant dans une allée du bois, Oliver pensa que la famille Benson était assez étrange.

« Sir Gerald devait avoir au moins cinquante ans à la naissance de Peter ! »

Par conséquent, sa première femme était plus jeune que lui.

« Quant à la seconde, qui est fort jolie mais qui | semble très sèche, elle pourrait être sa fille... ou même sa petite-fille ! Quel âge peut-elle avoir ? Même pas une trentaine d'années... »

Oliver fronça les sourcils.

« Je pense maintenant que j'aurais dû l'inviter à danser hier, ç'aurait été poli. Mais l'idée ne m'en est pas venue - pas plus qu'aux autres,

d'ailleurs ! »

Peter ne semblait pas être dans les meilleurs termes avec sa belle-mère.

« On dirait qu'il l'évite... Et il a peine à ne pas riposter vertement quand elle lui parle d'une voix coupante devant ses invités. »

Lorsque Peter et Oliver arrivèrent dans la salle à manger en rotonde où était servi le petit déjeuner, certains de leurs amis ne cachèrent pas leur déception en apprenant qu'ils étaient allés monter à cheval. De toute évidence, ils auraient aimé, eux aussi, faire la promenade.

- Demain ! leur promet Peter. Aujourd'hui, il fallait que vous soyez en pleine forme pour le match de cricket.

- Et pas Oliver, le capitaine de l'équipe ? interrogea l'un d'eux.

Peter éclata de rire.

- Oliver de Kexley a une santé de fer ! Il pourrait participer au plus épuisant des steeple-chases, arriver premier - cela va sans dire -, et remporter deux matchs de cricket tout de suite après.

- Je ne suis pas un surhomme, murmura le jeune homme, gêné par une telle avalanche de louanges.

Tous les ans au printemps, sir Gerald Benson avait l'habitude d'organiser un match de cricket. Cette année, la rencontre serait très importante, car elle devait opposer deux équipes exceptionnelles : celle d'Oxford et celle du comté - cette dernière ayant déjà à son actif de nombreuses victoires.

Sous les deux tentes en toile rayée qui encadraient la pelouse soigneusement entretenue où devaient se dérouler les épreuves, les domestiques avaient aligné plusieurs rangées de sièges. |

Peu à peu, le public arriva. Sir Gerald avait naturellement convié tous ses voisins et ses amis à voir le match. Selon la plus pure tradition britannique, l'organisation de la journée était très stricte. Les équipes étaient priées de marquer une pause à l'heure du déjeuner - un buffet froid ! étant prévu pour tout le monde - et une autre à l'heure du thé.

Le soleil brillait, et c'était un bien joli spectacle de voir les joueurs vêtus de blanc discuter sur la pelouse, tandis que les dames se promenaient sous une ombrelle assortie à la couleur de leur robe.

Le match fut acharné... et si à la fin de la journée l'équipe d'Oxford parvint à l'emporter, ce fut de justesse.

Sir Gerald n'avait pas oublié sa promesse et ce soir-là, les jeunes filles étaient en nombre.

A sa grande surprise, Oliver se trouva assis à table à la droite de la maîtresse de maison...

« Pourquoi n'a-t-elle pas donné cette place au lord-lieutenant ou bien au duc de Cambrey ?

se demanda-t-il. Il y a des messieurs beaucoup plus âgés et beaucoup plus importants que moi autour de cette table... »

Après un instant de réflexion, il se dit qu'il avait eu droit à la place d'honneur parce qu'il était le capitaine de l'équipe de cricket gagnante.

Lady Benson n'aurait pas pu se montrer plus aimable. Après lui avoir fait quelques compliments sur sa manière de jouer, elle déclara :

- Je ne comprends pas pourquoi Peter ne vous a pas invité plus tôt ici !

Oliver sourit.

- J'espère qu'il va réparer cet oubli en me proposant fréquemment de passer quelques jours dans le Hampshire. Je serais toujours très heureux, je vous l'avoue, de revenir dans cette magnifique propriété.

- Elle est bien jolie, en effet.

- Et quelle excellente idée d'organiser un match de cricket à la belle saison ! Je vais tenter de persuader mon père d'en faire autant.

- Je suis sûre qu'il ne demandera pas mieux, si cela peut vous faire plaisir.

À mi-voix, elle ajouta :

- Et qui n'a pas envie de vous faire plaisir ?

Oliver ne remarqua même pas que sa voisine flirtait. Cherchant un sujet de conversation qui pouvait l'intéresser, il déclara :

- Chaque année, en automne, mon père donne un grand bal à l'occasion de l'ouverture de la chasse.

- Vous devez avoir une magnifique salle de bal au château de Kexley.
- Elle est très vaste.
- Et vous aimez danser ?
- Beaucoup.

Oliver hésita avant d'ajouter avec franchise :

- A condition, naturellement, que ma cavalière soit une bonne danseuse.
- J'espère que vous m'inviterez à valser.

« Elle est froissée parce que je ne l'ai pas fait danser hier », se dit le jeune homme avec confusion.

A voix haute, il déclara :

- Je serais très honoré si vous acceptiez de m'accorder une danse.

Mû par une soudaine audace, il ajouta :

- Et pourquoi n'ouvriions-nous pas le bal ?
- Quelle excellente idée ! Ainsi, nous donnerons l'exemple... Une fois que nous évoluerons sur le parquet ciré, tout le monde nous rejoindra !

A la fin du repas, les dames se levèrent pour se rendre au salon. Lady Benson donna un petit coup d'éventail sur l'épaule de son mari.

- Ne retenez pas vos amis trop longtemps dans les fumées de cigare, Gerald ! Nous avons toutes envie de danser... Et si vous avez le malheur de commencer à parler cricket, je sais que cela va durer des heures !

Sir Gerald se mit à rire.

- Je vous promets que nous ne nous attarderons pas, Moira. Dans un quart d'heure, nous vous rejoindrons dans la salle de bal, mesdames.
- Je surveillerai la pendule. Si vous dépassez le temps imparti ne serait-ce que de cinq minutes, nous viendrons vous chercher menu-militari !

Ce ne fut cependant pas avant une bonne demi-heure que les messieurs se décidèrent enfin à quitter la salle à manger - après avoir bien entendu parlé cricket.

Le petit orchestre préludait quand Oliver vit lady Benson lui faire signe.

- J'ai dit à tout le monde que nous allions ouvrir le bal, lui dit-elle. Et j'ai demandé aux musiciens de jouer l'air que je préfère.

Du coin de l'œil, Oliver vit que Peter allait inviter lady Jessica, une ravissante blonde aux grands yeux noirs qu'il avait remarquée pendant le dîner et qu'il s'était promis de courtiser.

« La vie est injuste, pensa-t-il. Peter va faire valser la plus séduisante des jeunes filles et moi je suis obligé de m'occuper de sa belle-mère ! »

Il ne tarda pas à se rasséréner.

« Peter ne peut pas accaparer la même femme toute la soirée ! Je n'aurai qu'à inviter lady Jessica pour la seconde danse. »

Mais la jolie blonde avait tant de succès qu'Oliver dut attendre un certain temps avant de pouvoir s'incliner devant elle.

- Me ferez-vous le plaisir de danser avec moi, mademoiselle ?

- Volontiers, monsieur, répondit-elle en lui adressant un sourire éblouissant.

La valse s'acheva trop vite à son gré. Puis les musiciens attaquèrent une polka entraînante...

et sans trop savoir comment, Oliver se retrouva avec lady Benson dans les bras.

- Vous dansez aussi bien que vous jouez au cricket, lui dit-elle d'un air admiratif. Et Peter m'a dit que vous étiez un excellent cavalier.

- Je n'ai guère de mérite ! Mon père possède de bons chevaux et je monte régulièrement.

- J'espère que vous appréciez nos pur-sang. Demain matin, nous pourrions tous sortir à cheval. Et j'ai prévu pour l'après-midi de descendre la rivière en barque.

- Cela devrait être fort agréable.

- Je ne demande qu'à vous rendre heureux... murmura-t-elle.

Baissant la voix, elle enchaîna :

- J'aimerais que vous gardiez de ce séjour un souvenir inoubliable.

- Il ne pourrait être plus réussi.

- Mon mari m'a offert au dernier Noël un très bon cheval. Je le monterai demain. Et ainsi, si nous faisons demain un petit parcours sur le champ de courses, vous arriverez certainement bon premier !

- On ne peut jamais être sûr de rien, rétorqua Oliver. J'ignorais que vous possédiez un champ de courses privé. Il est vrai que cette propriété est si vaste que je suis loin d'en avoir fait le tour !

- C'est moi qui ai eu l'idée de faire construire ce terrain. Il est terminé depuis six mois seulement et, jusqu'à présent, nous l'avons seulement utilisé pour mettre de jeunes chevaux à l'obstacle. Nous n'avons pas encore eu l'occasion d'y organiser de véritables épreuves.

- Quel dommage !

Lady Benson sourit.

- Cela ne saurait tarder, et j'espère que vous y participerez.

- Volontiers !

Après avoir ramené lady Benson à sa place, Oliver tenta de s'approcher de la jolie blonde qui lui plaisait. Il y renonça en voyant combien elle était entourée...

Un peu plus tard, il la vit de nouveau valser avec Peter.

« Il a bien de la chance ! » pensa-t-il, sans réelle acrimonie.

Grâce au ciel, les jeunes filles étaient ce soir-là en nombre et Oliver ne manqua pas de cavalières.

« J'aurais préféré lady Jessica... se dit-il en faisant danser une brune assez gauche. Je suis sûr quelle ne m'aurait pas marché sur les pieds ! »

Un peu plus tard, juste au moment où l'orchestre jouait les premières mesures du Beau Danube bleu, lady Benson se trouva devant lui. Il ne

put faire autrement que de l'inviter -

pour la troisième fois.

Et pendant ce temps, Peter valsait avec la jolie Jessica !

Quand l'orchestre se tut, le général Groover s'approcha de lady Benson.

- Chère amie, permettez-moi de vous remercier pour cette excellente soirée.

- Vous partez déjà ?

- Hélas, je n'ai plus vingt ans ! s'exclama cet homme aux cheveux blancs. Et comme tous les dimanches, le pasteur me priera demain matin de lire l'épître à l'église.

- N'est-ce pas un honneur, général ?

- Soit ! Mais si je n'ai pas une bonne nuit de sommeil, je risque de me tromper de ligne ou même de page, au grand dam du pasteur.

Lady Benson lui tendit la main en souriant.

- Vous ne faites jamais d'erreur, général !

- Il y a un début à tout, chère amie.

Pendant que lady Benson et le général Groover s'entretenaient, Oliver jeta un coup d'œil vers les danseurs. Sous les lustres, Peter tournoyait encore une fois avec la jolie blonde...

Il s'apprêtait à aller inviter une jeune fille qu'il n'avait pas encore fait danser quand lady Benson posa la main sur son bras.

- J'aimerais boire un peu de champagne. Cela ne vous tente pas ? Allons donc au buffet...

Bon gré, mal gré, Oliver fut bien obligé de la suivre.

Le champagne était excellent et après une première coupe, il n'en refusa pas une seconde...

ni même une troisième.

Quand ils regagnèrent la salle de bal, l'orchestre était en train de jouer le God save the queen - ce qui signifiait la fin de la fête.

Voyant la surprise d'Oliver, lady Benson lui expliqua :

- Il est minuit et mon mari juge que ce n'est pas bien de danser le dimanche.

Avec un petit rire de gorge, elle poursuivit :

- Je lui ai dit qu'il avait des idées d'un autre âge. Mais il peut se montrer très entêté.

Les invités venus de l'extérieur commencèrent à prendre congé, et ce ne fut pas avant une heure du matin que ceux qui logeaient au château purent regagner leurs chambres.

Lady Benson appela Oliver.

- Pouvez-vous m'aider à porter ces bouquets d'orchidées dans le boudoir, s'il vous plaît ?

- Mais... bien sûr.

Le jeune homme fut bien obligé de s'exécuter, tout en se demandant avec étonnement pourquoi lady Benson ne chargeait pas les domestiques de cette tâche.

- Les fenêtres des salons ont été ouvertes pour aérer et l'air frais de la nuit risque d'abîmer ces fleurs exotiques si fragiles, expliqua-t-elle.

Lorsqu'elle se retrouva seule avec lui dans le boudoir déjà envahi par l'entêtant parfum des fleurs, elle murmura :

- Mon cher Oliver, il faut que je vous dise quelque chose...

- Oui, madame ?

- Vous êtes un excellent joueur de cricket, un excellent cavalier et un excellent danseur...

mais il existe un domaine dans lequel vous restez fort ignorant.

- Lequel ?

Elle s'approcha de lui.

- L'amour, fit-elle dans un souffle.

Sidéré, Oliver retint sa respiration. L'attitude de lady Benson n'aurait pas pu être plus claire !

A ce moment-là, la voix un peu chevrotante de sir Gerald parvint jusqu'à eux.

- Moira ! Où êtes-vous ?

- Je m'occupe des fleurs ! J'arrive ! cria-t-elle.

Elle leva la main et, du bout des doigts, effleura les lèvres d'Oliver.

- Tout à l'heure, je vous expliquerai mieux tout cela, fit-elle d'un ton plein de promesses.

Nous terminerons en beauté une journée déjà très réussie.

Sur ces mots, elle disparut, laissant le jeune homme cloué sur place.

« Ai-je bien entendu ? » se demanda-t-il.

Oui, il avait parfaitement entendu... Et de toute manière, les regards et les gestes de lady Benson n'auraient pas pu être plus éloquents !

Cette dernière n'y s'était pas trompée : Oliver n'avait à cette époque aucune expérience des femmes. Très pris par ses études et le sport, il ne songeait pas à courir les filles - au contraire de certains de ses amis d'Oxford qui perdaient beaucoup de temps avec les petites grisettes.

Très mal à l'aise, le jeune homme se décida enfin à monter dans sa chambre. Un valet avait allumé les bougies d'un candélabre posé sur la table de nuit et ouvert le grand lit à baldaquin.

« Elle va venir ici ! » pensa Oliver avec horreur.

Il ne demandait pas mieux que d'être initié... Mais pas par la belle-mère de son meilleur ami ! Pas par la femme de sir Gerald, un homme qu'il estimait et respectait !

« Mon Dieu, que faire ? »

S'enfermer de manière à ne pas être dérangé ? Il courut à la porte et s'aperçut qu'on en avait ôté la clé. Pourtant il y en avait une dans la serrure la veille, il l'aurait juré !

« Je ne peux pas, je ne veux pas rester là ! » se dit-il avec détermination.

Sans perdre un instant, il prit sa chemise de nuit, souffla les bougies et courut jusqu'à la chambre de Peter, à l'autre bout du couloir.

Il était dans un tel état qu'il ne pensa même pas à frapper. Son ami, qui était en train de se préparer pour la nuit, se retourna.

- Oh, c'est vous, Oliver !

- Excusez-moi, Peter, mais... euh...

Le jeune homme donna le premier prétexte qui lui vint à l'esprit.

- Je viens de renverser un verre d'eau dans mon lit... Mes draps sont tout mouillés et je n'ai pas envie d'attraper un rhume.

- Ou une pneumonie ! fit Peter en riant.

- Ne vous moquez pas de moi ! Je n'ose pas déranger les domestiques à une heure pareille... et je suis venu vous demander l'hospitalité.

- Vous avez bien fait.

- Quand vous m'avez fait visiter votre chambre, j'avais vu qu'il y avait deux lits.

- Cela tombe bien ! Vous n'avez qu'à dormir ici. Tout ce que j'espère, c'est que vous ne ronflez pas !

- Je n'en sais rien. Et vous, ronflez-vous ?

- Je l'ignore...

- Je suis navré d'avoir été aussi maladroit, murmura Oliver.

- Bah ! Cela peut arriver à tout le monde.

Peter se remit à rire avant de lancer :

- Voilà où cela mène de boire trop de champagne !

- Il est vrai que j'en ai bu plusieurs coupes.

- Combien ?

- Je serais bien incapable de le dire... J'ai un peu mal à la tête, prétendit Oliver.

- Mettez-vous au lit. Après une bonne nuit de sommeil, il n'y paraîtra plus.

Mais Oliver ne parvint pas à s'endormir.

Il ne cessait de se demander s'il ne s'était pas affolé pour rien. D'un autre côté, si tout cela n'était pas le produit de son imagination, il devait reconnaître qu'il se trouvait dans une situation fort délicate.

« En admettant que lady Benson soit venue me retrouver dans sa chambre et qu'elle ait découvert que je n'y étais pas... jamais je n'aurai le courage de lui faire face demain !

J'aurai trop honte de ma dérobade... Quant à elle, elle pourra avoir honte de sa conduite ! »

termina-t-il avec l'intransigeance de ses dix-sept ans.

A six heures du matin, il se leva sans faire le moindre bruit. Peter dormait toujours profondément quand il prit les vêtements qu'il avait posés sur une chaise. Pieds nus, en chemise de nuit, il regagna sa propre chambre.

Il ouvrit les rideaux et regarda autour de lui d'un air méfiant. Rien ne prouvait que quelqu'un était entré dans cette pièce pendant la nuit... à une exception près : la clé avait retrouvé sa place dans la serrure !

Après s'être habillé en hâte, Oliver fit sa valise et sortit sur la pointe des pieds. Il était venu dans un élégant phaéton tiré par deux chevaux et son père avait insisté pour qu'il emmène un garçon d'écurie avec lui.

- Prends Abbey. Il est très sérieux et saura s'occuper de nos chevaux comme il faut.

- Père, ce n'est pas la peine ! Il y aura des palefreniers chez les Benson !

- Je ne veux pas confier mes chevaux à n'importe qui. De plus, tu risques de trop boire...

Dans ce cas, tu laisseras Abbey conduire l'attelage.

- Si vous croyez que je vais me rendre ridicule en m'enivrant ! De toute manière, un vrai sportif n'abuse pas d'alcool.

- Même lorsqu'on a pris de bonnes résolutions, on se laisse parfois entraîner. Je sais comment cela se passe dans ces réceptions ! Le champagne coulera à flots - surtout si c'est votre équipe qui gagne !

Après avoir vu plusieurs de ses amis tituber légèrement en quittant la salle à manger, Oliver s'était dit que son père avait eu raison - une fois de plus !

Lorsqu'il arriva aux écuries, les deux jeunes palefreniers qui avaient été de garde pendant la nuit le regardèrent avec stupeur.

- Il est bien tôt pour monter, milord.

- Je suis obligé de partir plus tôt que prévu. Puis-je vous demander de bien vouloir prévenir mon groom, s'il vous plaît ? Je suppose qu'il est logé au-dessus des écuries ?

- Probablement, milord. Comment s'appelle-t-il ?

- Abbey.

- Abbey ? Je vais tout de suite le chercher, milord. Je sais où est sa chambre.

L'un des palefreniers partit en courant. Sans perdre de temps, Oliver sortit ses deux chevaux et se mit en devoir de les harnacher. Dix minutes plus tard, Abbey le rejoignit. Il semblait mal réveillé mais eut assez de bon sens pour ne poser aucune question.

Ce fut seulement au moment où il prenait les rênes du phaéton qu'Oliver se dit qu'il devait donner une explication quelconque à ses hôtes.

Le responsable des écuries venait d'apparaître au bout de la cour. Le jeune homme sauta en bas de la voiture et alla à sa rencontre.

- Je ne manquerai pas d'écrire ce soir à sir Gerald... Mais en attendant, puis-je vous demander de bien vouloir lui transmettre mes excuses pour ce départ précipité ? Je viens de recevoir un message de mon père, le marquis de Kexley. Il me demande d'urgence.

- Comptez sur moi, milord.

- Merci infiniment.

Sur le chemin du retour, Oliver se dit que c'était bien lâche de prendre la fuite...

« Y avait-il une autre solution ? se demanda-t-il. Je ne le crois pas... »

Il n'oubliait pas que lady Benson était la belle-mère de son meilleur ami !

« Je ne pouvais pas agir ainsi ! C'aurait été indigne de ma part - surtout sous le toit de sir Gerald ! »

Mais à cause du comportement éhonté de cette femme, il allait être obligé de couper peu à peu les liens qui l'unissaient à Peter.

« C'est d'autant plus navrant que j'ai beaucoup d'amitié pour lui. Cependant je ne vois pas d'autre solution... à part celle de lui avouer la vérité - ce qui est impossible ! »

Oliver soupira profondément.

« Non, nous ne pouvons malheureusement pas rester amis. Si c'était le cas, mon père se sentirait obligé d'inviter sir Gerald et lady Benson au château... »

Il frissonna.

« Or je ne veux jamais revoir cette femme ! »

Et dix ans plus tard, le hasard voulait qu'Oliver - devenu entre-temps marquis de Kexley -, se retrouve devant lady Benson !

Il avait perdu Peter de vue depuis de longues années. Quant à l'incident qui avait eu lieu chez sir Gerald Benson, il l'avait pratiquement oublié...

Lorsque la comtesse de Darrendell était entrée dans le salon, il avait eu l'impression qu'une bombe explosait sous ses pieds.

Puis les souvenirs lui étaient revenus en masse...

« Elle a dû devenir veuve... se dit-il. Et elle a épousé un homme aussi vieux ou presque que son précédent mari ! Pourquoi ? Peut-être parce qu'elle rêvait de devenir comtesse... »

La nouvelle venue alla tout d'abord déposer un léger baiser sur la joue du comte de Darrendell.

- Je suis navrée d'être en retard, mais je n'ai pas pu me libérer plus tôt.

Avec un sourire, elle ajouta :

- Vous savez combien les femmes sont bavardes !

- Notre invité est arrivé pendant votre absence à bord d'un yacht magnifique.

La comtesse tendit alors la main au marquis.

- Je crois que nous nous sommes déjà rencontrés, dit-elle en le regardant droit dans les yeux.

Oliver, qui avait toujours été très sensible aux vibrations des autres, devina que cette femme le haïssait de toutes ses forces.

« Alors que je n'étais encore qu'un adolescent, je l'ai humiliée en refusant ses avances... et elle ne me l'a jamais pardonné. »

Mais si tel était le cas, pourquoi avait-elle laissé son mari l'inviter au château de Darrendell ?

« Tout cela me paraît incompréhensible ! »

Avec des mouvements pleins de grâce, la comtesse se servit une tasse de thé. Puis elle raconta avec beaucoup d'esprit les démêlés cocasses du pasteur du village et de l'une de ses ouailles.

Le comte l'écoutait en souriant d'un air amusé.

Quant à Celina, elle ne semblait rien entendre et gardait les yeux obstinément fixés sur son assiette.

Sans même prendre le temps de terminer son gâteau, elle se leva.

- Je descends au jardin, père.

De nouveau, le marquis surprit une expression de terreur dans ses prunelles.

« Je ne me trompe pas... Elle a peur ! Mais de qui ? Mais de quoi ? »

Il oublia bien vite la jeune fille pour ne plus penser qu'à ses propres soucis.

« Moi qui espérais trouver un refuge dans ce château écossais... Je n'aurais pas pu tomber plus mal ! »

- Vous pouvez voir d'ici le yacht de notre ami, dit le comte en entraînant sa femme vers la fenêtre.

Il se tourna vers Oliver.

- J'espère que vous nous le ferez visiter demain !

- Volontiers. J'en suis très fier !

- Je comprends cela.

- Le Neptune sort tout juste du chantier naval. Il a été pratiquement remis à neuf ! Je tenais à ce qu'il bénéficie de toutes les améliorations modernes et des dernières trouvailles techniques.

Le comte sourit.

- Comme vous ressemblez à votre père ! Il aurait dit exactement la même chose ! Le progrès le fascinait... Je me souviens qu'il rêvait d'être le premier homme à marcher sur la lune.

Oliver eut un rire forcé. Une fois le premier choc surmonté, il avait retrouvé une certaine maîtrise de lui-même.

- Mon père me parlait souvent de votre magnifique château, dit-il à son hôte. Vous avez été très aimable de m'inviter à séjourner en Ecosse.

- Vous avez dû être surpris de me retrouver ici, lança la comtesse. Vous souvenez-vous de ce match de cricket dans le Hampshire ?

- Naturellement.

- Vous étiez le capitaine de l'équipe d'Oxford...

- C'est bien cela.

- Peter et vous étiez très amis.

- C'est la vérité. Mais les années passant, nous nous sommes peu à peu perdus de vue.

Pas dupe, la comtesse eut un sourire sarcastique.

Elle devait avoir maintenant une quarantaine d'années mais était encore très belle. Habillée avec recherche, soigneusement maquillée, elle portait plusieurs rangs de perles fines autour du cou.

Le comte la regardait avec admiration.

- Je suppose, mon amie, que vous allez organiser quelques réceptions pour distraire notre invité ?

- Je vais penser à cela.

- Sinon il va s'ennuyer, lui qui fait partie de ce que l'on appelait de mon temps « le beau monde ». Il a l'habitude d'être de toutes les fêtes.

- Et elles sont nombreuses à Londres, surtout en cette saison ! s'exclama le marquis. Avant d'embarquer à bord du Neptune, j'ai déjeuné avec Son Altesse le prince de Galles à Marlborough House.

Le comte se mit à rire.

- Dites-nous en confidence quelle est la jolie femme qui a ses faveurs en ce moment ?

- Je ne pense pas que son aventure amoureuse avec la comtesse de Warwick soit terminée.

Mais sait-on jamais avec Son Altesse ?

- Quel cœur d'artichaut ! fit le comte avec indulgence.

La comtesse se tourna vers Oliver.

- À propos de cœur... si vous nous parliez du vôtre, Kexley ?

- Quelle étrange question ! s'exclama le comte de Darrendell.

Oliver toisa la belle-mère de Celina d'un air plein de défi.

- Mon cœur ? Il est intact. Et je trouve cela très bien ainsi.

- Je n'en crois pas un mot ! s'écria la comtesse. Il paraît que l'on vous voit tout le temps avec une certaine beauté brune irrésistible...

Si le marquis réussit à garder une impression impénétrable, il n'en pensait pas moins !

« Cela me paraît incroyable ! Des rumeurs concernant ma liaison avec lady Heywood seraient donc parvenues jusqu'en Ecosse ? »

- Il ne faut pas écouter les commérages, fit-il d'un ton léger.

- Vos aventures sentimentales défraient la chronique !

- Bah ! Il n'y a rien de très sérieux dans tout cela. Et j'ai bien l'intention de laisser les choses ainsi pendant de longues années encore.

Avec un rire déplaisant, la comtesse lança :

- Vous attendez-vous à ce que j'ajoute foi à vos dires ?

Il s'inclina d'un air moqueur.

- C'est pourtant ainsi, madame, que cela vous plaise ou non.

- Les vôtres ne souhaitent donc pas vous voir marié ? demanda le comte. Il faudra pourtant que vous ayez un héritier... Je suis sûr que l'on ne cesse de vous le dire et de vous le redire.

- Les miens ont tendance à s'occuper de ce qui ne les regarde pas. Quand comprendront-ils que ma vie privée n'intéresse que moi ?

La comtesse esquissa un sourire plein d'ironie.

- La conclusion de tout cela, c'est que vous n'êtes pas encore marié et que vous n'avez aucune intention de précipiter les choses.

- Exactement.

- Je trouve cela bien difficile à croire... Même dans notre coin perdu d'Ecosse, nous avons entendu parler de vos succès en société. Quelqu'un me disait l'autre jour que vous aviez une maîtresse d'une beauté à couper le souffle.

Elle feignit de faire appel à sa mémoire.

- Voyons, comment s'appelle-t-elle donc ? J'essaie de me souvenir de son prénom...

Serait-ce Isobel ?

Le marquis l'aurait volontiers priée de se taire. Au lieu de cela, il déclara d'un ton sarcastique :

- Si vous voulez la liste de toutes les jolies femmes que je connais à Londres, je l'établirai volontiers. Mais, sans leurs photographies - et je n'ai malheureusement pas pensé à en apporter avec moi -, il vous sera difficile de juger de leur beauté.

Le ton demeurerait courtois, mais la lutte était désormais ouverte...

- Il faudra que vous me parliez d'elles un jour ! fit la comtesse d'un air mielleux. Pour le moment, je n'ai pas le temps : mon mari m'a chargée d'organiser des réceptions en votre honneur et d'y inviter les plus charmantes Écossaises que nous connaissons !

Sur ces mots, elle sortit.

- J'ignorais que vous connaissiez ma femme, dit le comte après son départ. Comme je vous l'ai dit, j'appréciais beaucoup votre père et quand Moira m'a suggéré de vous inviter, j'ai été confus de ne pas l'avoir fait plus tôt.

- J'ai été très heureux de recevoir votre lettre, assura le marquis.

En réalité, il aurait préféré se trouver à mille lieues de là. Ce fut cependant avec un aimable sourire qu'il enchaîna :

- Et je n'ai pas oublié que vous m'avez parlé de pêche au saumon !

- Celina vous montrera les meilleurs endroits. Elle les connaît mieux que quiconque !

Un peu plus tard, tout en se préparant pour dîner dans la somptueuse chambre qui lui avait , été attribuée, le marquis soupira.

« Si j'avais pu deviner que la comtesse de Darrendell n'était autre que lady Benson, jamais je ne serais venu ici ! »

Il fronça les sourcils.

« Je me demande pourquoi elle a poussé son mari à m'inviter... Elle me déteste, c'est certain

! »

Tout en jurant entre ses dents, il se dit qu'il n'avait pas de chance.

« Isobel à Londres, lady McTranar à Édimbourg... et maintenant la comtesse de Darrendell !

Mais que me veulent-elles donc toutes ? »

La comtesse était peut-être la plus dangereuse, car elle lui vouait une haine implacable...

« Il est tout à fait possible qu'elle cherche à se venger de l'affront que je lui ai fait subir il y a dix ans. »

Le marquis réfléchissait.

« Elle semble être au courant de la place qu'a prise lady Heywood dans sa vie... Cela me paraît fort fâcheux. »

Mais il était bien obligé de faire contre mauvaise fortune bon cœur !

« Je n'ai plus dix-sept ans pour prendre la fuite... »

Il devait cependant admettre qu'il aurait été plus facile pour lui, dix ans auparavant, d'attendre la visite de lady Benson plutôt que de s'éclipser.

« Elle a très mal agi ! Et j'étais si jeune à l'époque... Je ne voulais pas manquer de respect à sir Gerald. Par ailleurs, je n'aurais plus jamais osé regarder Peter en face si j'avais fait de sa belle-mère ma maîtresse. De toute manière, pour un adolescent comme moi, lady Benson était presque une vieille femme ! »

Il esquissa un sourire en pensant que l'actuelle comtesse de Darrendell ne devait pas avoir plus de trente ans quand il avait fait sa connaissance...

La voix de son valet le ramena à l'instant présent.

- Quel magnifique château, milord !

- En effet... J'espère que vous êtes bien logé et que les domestiques vous ont accueilli aimablement.

- Très ! Les Écossais sont en général fort chaleureux. J'ai pu le remarquer quand je vivais en Écosse.

- Vous avez vécu en Écosse, Gilbert ?

- Mais oui, milord.

- Vous ne m'avez jamais raconté cela !

- Ma première place a été chez un gentleman qui vivait près d'Edimbourg. Quand il est parti faire le tour du monde, j'ai été obligé de chercher un autre emploi. J'étais bien déçu, car j'aurais été fort content de rester avec lui.

- Vous êtes alors arrivé chez mon père ?

- C'est cela, milord. Et lorsque le défunt j milord m'a dit que je deviendrais votre valet, j'ai été si content que j'ai vite oublié mon premier maître.

Le marquis sourit.

- Il est vrai que nous nous entendons à merveille, Gilbert. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous.

Comme il avait en son valet une confiance totale, il lui demanda :

- J'aimerais bien que vous tâchiez d'en savoir un peu plus au sujet des Darrendell.

Discrètement, cela s'entend !

- Comptez sur moi, milord.

- Voyez-vous, je n'arrive pas à comprendre pourquoi lady Celina paraît terrorisée. Et j'aimerais bien comprendre aussi pourquoi le comte, un septuagénaire, a épousé une femme d'au moins trente ans sa cadette.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

- Sa première épouse devait être également plus jeune que lui... Lady Celina ne doit pas avoir plus de dix-sept ou dix-huit ans.

- Comptez sur moi, milord. Je vais essayer de me renseigner. Cela m'a toujours intéressé d'essayer de trouver une solution aux mystères...

- Il y a un ici, c'est certain !

Le premier jour, le marquis prit quatre saumons et Celina seulement trois.

Toute la journée, Oliver avait cherché l'occasion de se retrouver seul avec elle pour pouvoir lui parler.

« Si je parviens à gagner sa confiance, je pourrai lui demander de quoi elle a peur. »

Hélas, il n'eut pas une seule fois la possibilité de s'entretenir avec la jeune fille sans témoins

! Les deux valets qui les accompagnaient ne cessaient de s'empressement autour d'eux, toujours prêts à leur proposer une autre canne à pêche ou un nouvel appât.

« Ils sont fort pressés et je devrais en être content, pensa le marquis. Mais à vrai dire cela m'arrangerait qu'ils prennent leur travail un peu moins à cœur ! »

À l'heure du déjeuner, le comte de Darrendell les rejoignit pour pique-niquer au bord de la rivière. Il resta ensuite avec eux jusqu'à ce qu'ils décident de prendre le chemin du retour.

La comtesse, qui détestait la pêche autant que les pique-niques, était restée au château - ce dont le marquis ne se plaignait pas !

« Cela me suffit largement de la voir au moment dû dîner. Et s'il y a des invités tous les soirs - comme hier -, mon séjour sera moins pénible que je ne le craignais. »

Par correction, il était obligé de rester au moins une semaine à Darrendell. Mais s'il s'était écouté, il serait parti le lendemain de son arrivée...

« Cette femme me glace quand elle me fixe d'un air énigmatique. Quel mauvais tour s'apprête-t-elle à me jouer ? Je me le demande... »

Le marquis avait remarqué que Celina semblait elle aussi extrêmement mal à l'aise en compagnie de sa belle-mère. En revanche, la jeune fille paraissait très détendue avec son père. Elle bavardait avec lui sans contrainte et plusieurs fois, Oliver avait entendu son rire cristallin

retentir.

« Mais dès que c'est moi qui lui adresse la parole, son expression change. On dirait qu'elle se sent menacée... Par moi, grands dieux ? Mais c'est du plus haut ridicule ! »

- J'ai réussi à faire parler les domestiques, milord ! annonça fièrement Gilbert à son maître.

- Bravo !

- Je n'ai pas obtenu autant de détails que je le désirais. Ils se méfient et ne veulent pas trop en dire devant un étranger... Mais avec un peu de chance, j'en apprendrai davantage demain.

- Dites-moi déjà ce que vous savez, Gilbert.

- Tout d'abord, ils détestent la comtesse. Ensuite, ils trouvent que celle-ci traite bien mal sa belle-fille.

- Comment cela ?

- Elle ne cesse de reprendre la pauvre enfant à propos de tout et de rien.

- Je n'ai rien remarqué.

- Vous pensez bien qu'elle ne va pas la houspiller devant vous, milord. Pas plus que devant le comte ! Lorsqu'il est là, elle est tout sourires. Mais dès qu'il tourne le dos, lady Celina en entend, je vous assure ! C'est bien simple, milord : la comtesse exècre sa belle-fille.

Le valet hocha la tête d'un air soucieux.

- Entre nous, milord, j'ai l'intuition qu'il se passe quelque chose de bizarre ici. Quoi ?

J'avoue n'en avoir jusqu'à présent aucune idée !

- Poursuivez vos investigations discrètement, Gilbert. Et n'oubliez pas de me tenir au courant !

Après un instant de réflexion, le marquis demanda :

- Pourquoi les domestiques n'aiment-ils pas la comtesse ? Est-ce à cause de son comportement envers sa belle-fille ?

- Elle n'est pas très tendre avec eux non plus. Les ordres et les contrordres pleuvent ! Et puis ils pensent qu'elle a épousé le comte uniquement par intérêt. Elle lui a fait croire qu'elle l'aimait et qu'elle voulait le rendre heureux, alors qu'en réalité elle guignait sa fortune et son titre.

- Il faut dire qu'il y a une grosse différence d'âge entre eux.

- Plus de trente ans, milord ! Songez un peu !

Le lendemain matin, le marquis et Celina retournèrent au bord des rivières à saumon, toujours suivis par les valets trop zélés.

Oliver eut moins de chance que la veille : il ne sortit de l'eau qu'un seul poisson. Le comte de Darrendell ne manqua pas de le taquiner pour ce piètre résultat lorsqu'il vint les retrouver à l'heure du pique-nique.

- Quoi ? Un petit saumon de rien du tout alors que Celina en a pêché trois magnifiques ?

- J'avoue que je ne suis pas très fier de moi !

- Vous acceptez de vous laisser battre par une personne du sexe opposé ?

- Cela dépend de laquelle, répondit le marquis en adressant un sourire à Celina.

Celle-ci se détourna.

« Mais que peut-elle bien avoir contre moi ? » se demanda Oliver une fois de plus.

Il avait la fatuité de penser que son apparence physique n'était pas en cause. Lorsqu'il était enfant, les amies de sa mère s'extasiaient devant lui. Adolescent, il avait commencé à attirer les jolies filles. Et par la suite, son succès auprès des femmes ne s'était pas démenti, bien au contraire !

Ce soir-là, une dizaine de convives se trouvèrent réunis dans la salle à manger du château.

La conversation allait bon train.

L'un des invités demanda soudain :

- A propos, qu'est-il arrivé à Hambleton ?
- Je n'en sais rien, répondit le comte de Darrendell.
- On ne le voit plus dans la région.
- Il y a un certain temps que nous n'avons pas eu de ses nouvelles, en effet, dit la comtesse.
- C'était pourtant l'un de vos amis.

Oliver s'aperçut à ce moment-là que Celina était devenue très pâle.

Le baronnet qui était assis à gauche de la comtesse lança d'un ton bien senti :

- Je ne me plaindrais pas si je ne devais plus jamais le revoir de ma vie ! Je l'ai vu une fois maltraiter ses chevaux et j'ai dû me retenir à quatre pour ne pas lui dire ce que je pensais de tels procédés.

Après un instant de réflexion, il ajouta :

- D'un autre côté, je dois dire qu'il dépensait sans compter... Les commerçants doivent le regretter !
- Bah ! Je suppose que nous le verrons revenir le jour où nous nous y attendons le moins !

lança la comtesse d'un ton léger.

Et, adroitement, elle passa à un autre sujet de conversation.

Le marquis constata que Celina était toujours très tendue. Elle crispait les doigts sur sa serviette en damas et il lui fallut un certain temps avant de reprendre une attitude naturelle.

« Que signifie tout ceci ? » se demanda-t-il.

Lui qui avait toujours aimé résoudre des énigmes se trouvait dans son élément.

« Je voudrais bien savoir ce qu'a pu lui faire cet homme pour que la seule mention de son nom la mette dans un état pareil ! Il faut absolument que je trouve le moyen de l'amener à se confier à moi... »

Le lendemain était un dimanche, et il n'était pas question d'aller à la

pêche.

- Nous sommes invités à déjeuner chez des voisins, avait dit le comte de Darrendell au marquis. Nous partirons tout de suite après avoir assisté à la célébration de l'office dominical dans l'église du village.

Comme il faisait très beau, ce fut dans une voiture découverte qu'ils s'installèrent tous les quatre.

- Les jeunes gens vont être obligés de voyager dans le sens inverse de la marche, avait déclaré le comte avec bonne humeur.

Celina s'était assise à l'extrême bout de la banquette capitonnée.

« Le plus loin possible de moi, naturellement ! » constata le marquis.

- Le château des McCairn est très romantique, dit la comtesse, chemin faisant. C'est un vrai château écossais de livre d'images.

Oliver respirait à pleins poumons l'air un peu frais, tout en admirant les landes couvertes de bruyère... et en se demandant quand il parviendrait à se trouver enfin seul avec Celina.

Le château fortifié qui se reflétait dans l'eau paisible était en effet fort romantique. Les McCairn avaient invité beaucoup de monde à déjeuner dans leur vaste salle à manger dominant le loch. Tout en faisant honneur à une délicieuse tourte au haddock, à la truite et au saumon, le marquis se joignit à la conversation que tenaient ses voisins.

Il était surtout question de chasse à la grouse, ce qui ne le surprit pas.

Celina était assise à l'autre bout de la table, au milieu des jeunes gens et des jeunes filles de son âge qu'elle semblait tous connaître. Elle bavardait avec animation et Oliver l'entendit plusieurs fois rire de bon cœur.

« C'est incompréhensible : il n'y a qu'avec moi qu'elle est mal à l'aise - et aussi lorsqu'elle entend parler d'un certain Hambleton ! »

Lorsqu'ils remontèrent en voiture pour regagner le château de Darrendell, Celina s'assit de nouveau le plus loin possible de lui. Lorsque le marquis lui adressait courtoisement la parole, elle ne lui répondait que par monosyllabes. Et une fois arrivée, elle s'éclipsa, le laissant seul avec son père et sa belle-mère.

- Avez-vous appris quelque chose de nouveau, Gilbert ? demanda le marquis en se préparant pour dîner.

Jamais il n'aurait eu une conversation de ce genre avec un autre domestique ! Mais Gilbert était avec lui depuis si longtemps !

« Et puis ce n'est pas un valet comme les autres. Je le considère presque comme un ami. »

- Les serviteurs se méfient encore de moi et n'osent pas me parler ouvertement, milord.

- Dommage !

- J'ai quand même réussi à apprendre que lady Celina était très enjouée jusqu'à ce que sa belle-mère lui cause des ennuis.

- Lesquels ?

- C'est ce que l'on ne m'a pas dit ! Une femme de chambre a seulement déclaré que, si la défunte comtesse de Darrendell voyait tout cela, elle devait se retourner dans sa tombe ! À

ce moment-là, le majordome s'est aperçu que j'écoutais de toutes mes oreilles. Il a paru gêné et a réprimandé la femme de chambre : « Allez-vous vous taire, espèce de bavarde ! »

Gilbert ouvrit les mains dans un geste impuissant.

- Après cela, vous pensez bien que plus personne n'a osé ouvrir la bouche !

Le marquis était de plus en plus intrigué.

- Tâchez quand même de poursuivre votre petite enquête, Gilbert.

- Bien sûr, milord. Mais la prochaine fois que je poserai des questions, je m'assurerai que le majordome n'est pas dans les parages !

- Sage précaution ! A part cela, êtes-vous content d'être ici ?

- Bah ! Ici ou ailleurs...

- Etes-vous logé confortablement ?

- Je suis beaucoup mieux maintenant que j'ai changé de chambre. Figurez-vous, milord, que le premier soir on m'avait mis à l'étage des

domestiques. J'ai dit que j'étais beaucoup trop loin de vous. « Comment milord pourra-t-il m'appeler si par hasard il a besoin de moi ?

» ai-je demandé. Maintenant, je me trouve dans une petite pièce, juste de l'autre côté du couloir.

- C'est plus commode !

- Comme cela, il suffit que milord élève un peu la voix pour que j'arrive tout de suite.

Ce soir-là, il n'y avait que deux invités à dîner : les McCleod, un couple que le marquis avait eu l'occasion de rencontrer à Londres.

Les McCleod évoquèrent avec beaucoup d'enthousiasme les réceptions auxquelles ils avaient assisté dans le quartier de Mayfair.

- Lady Heywood était la reine de ces soirées ! s'exclama Mme McCleod. Que devient-elle donc ? Est-elle toujours aussi belle ?

- Elle a beaucoup de succès, répondit le marquis. Le jour de mon départ, le prince de Galles m'a appris qu'il l'attendait à dîner le soir même à Marlborough House.

M. McCleod éclata de rire.

- Ah, ah ! Son Altesse sait apprécier les jolies femmes !

- Certes. Mais il est toujours très épris de la comtesse de Warwick.

Même s'ils passaient la plus grande partie de l'année en Écosse, les McCleod semblaient être bien au courant de la vie londonienne.

Selon la tradition, les dames quittèrent la salle à manger à la fin du dîner, afin de laisser les messieurs fumer un cigare. Un peu plus tard, lorsque le marquis se rendit au salon avec le comte de Darrendell et M. McCleod, il s'aperçut que Celina s'était déjà retirée pour la nuit.

Les McCleod ne tardèrent pas à prendre congé.

- Vous avez des voisins charmants, déclara le marquis après leur départ.

- Je crois bien que ce sont nos meilleurs amis, dit le comte de Darrendell.

Après avoir jeté un coup d'œil en direction de la pendule qui surmontait la cheminée, il murmura :

- Il se fait tard. Peut-être devrions-nous songer à aller nous coucher ?

A vrai dire, il ne semblait guère en avoir envie.

- Rien ne presse ! s'exclama la comtesse. Pourquoi ne prendriez-vous pas un verre en bavardant tranquillement entre hommes ?

En se dirigeant vers la table où se trouvaient disposées de nombreuses bouteilles, elle ajouta :

- Je vais vous préparer l'un de ces excellents cocktails dont je suis la seule à détenir la recette.

Moins de cinq minutes plus tard, elle leur souhaita une bonne nuit.

Le comte et Oliver se levèrent pour la saluer. Puis le comte alla prendre l'un des cocktails.

- Servez-vous, Oliver, dit-il en désignant l'autre verre dans lequel sa femme avait mélangé plusieurs boissons alcoolisées.

Le marquis hésita.

« J'ai déjà assez bu ce soir... »

De plus, il détestait prendre de l'alcool juste avant de se mettre au lit.

Pendant que le comte de Darrendell retournait s'asseoir, Oliver avisa une carafe de limonade.

« Voilà ce qu'il me faut ! »

Il en remplit un autre verre avant d'aller rejoindre son vieil ami, qui n'avait rien remarqué.

Tout en se carrant dans un confortable fauteuil, le comte déclara :

- Je me demande pourquoi vous n'êtes pas encore marié, mon cher Oliver.

- Bah, j'ai bien le temps !

- D'après ce que j'ai entendu raconter, vous multipliez les conquêtes...

- Il faut croire que j'aime la variété ! fit le marquis en riant.
- Cela semblerait !
- Les miens me poussent à me marier, mais cela ne me tente aucunement. D'ailleurs, plus on essaie de me persuader que je ferais bien de sauter le pas, plus je renâcle. Je suis assez entêté !
- C'est le moins que l'on puisse dire !
- Pour le moment, ma situation de célibataire me convient parfaitement.
- Lorsque vous avez dit il y a quelques instants que vous étiez entêté, j'ai cru entendre votre père ! Lui aussi savait ce qu'il voulait...

Après quelques instants de silence, le comte déclara :

- Vous avez tout à fait raison de vous donner du bon temps ! Amusez-vous tant que vous êtes jeune.
- C'est bien mon intention !
- Cela passe si vite... murmura le comte avec nostalgie.

Tout en sirotant l'un son cocktail, l'autre sa limonade, les deux hommes se mirent ensuite à discuter de chasse, de pêche et de chevaux. Le comte avait de plus en plus de mal à parler...

« Ce qu'il dit n'a ni queue ni tête ! pensa Oliver. Serait-il un peu ivre ? »

Environ une demi-heure plus tard, quand les deux hommes gravirent l'escalier, les soupçons d'Oliver se confirmèrent : son hôte avait peine à garder son équilibre.

« Ce cocktail devait être très fort. J'ai bien fait de ne pas y toucher », pensa-t-il.

Le palier et les couloirs étaient plongés dans une semi-obscurité. Seules quelques bougies fichées dans des appliques diffusaient çà et là un halo de lumière jaunâtre.

- On s'attend presque à voir apparaître un fantôme, dit le marquis avec un petit rire.
- Les... les fantômes des... des châteaux écossais ne sont que... qu'une

légende. Bon...

bonsoir, O... Oliver.

Assez inquiet, ce dernier suivit son hôte des yeux. Il le vit tituber d'un côté à l'autre du couloir avant d'arriver enfin dans ses appartements.

« Son valet doit l'attendre et l'aidera à se mettre au lit », pensa-t-il.

D'un pas alerte, il regagna sa propre chambre, qui se trouvait au bout du couloir opposé. Il entra, referma la porte, se retourna... et laissa échapper une exclamation étranglée.

Assise au milieu du grand lit à baldaquin, ses longs cheveux dorés dénoués sur ses épaules découvertes par le profond décolleté d'une chemise de nuit presque transparente, se tenait...

Celina !

Sideré, le marquis demeura cloué sur place.

D'une petite voix tremblante, la jeune fille balbutia :

- Je... je suis désolée. Je... je suis vraiment désolée.

Oliver retrouva enfin sa voix.

- Mais que faites-vous ici ?

- Je... je suis désolée, répéta-t-elle. Je vous en supplie, ne... ne vous mettez pas en colère.

Ce... ce n'est pas ma faute. Je savais bien que... que vous seriez horrifié.

- Horrifié ? Ma foi non. Je serais plutôt étonné.

- Elle... elle m'a forcée à vous attendre ici et je... j'ai bien été obligée d'obéir.

Le marquis alla s'asseoir au bout du grand lit dans lequel Celina tremblait de tous ses membres. Dans la lumière des bougies, elle semblait plus pâle que jamais.

D'une voix calme, Oliver demanda :

- Racontez-moi tout depuis le début. Tout d'abord, j'aimerais bien savoir pourquoi je vous terrorise. J'ai remarqué cela dès le premier jour !

Les yeux de la jeune fille, immenses dans son ravissant visage, s'emplirent de larmes.

- Je... j'avais peur parce que... parce qu'elle m'avait fait part de ses... ses intentions.

C'est... c'est pour cela que... qu'elle s'est arrangée pour que mon père vous invite à venir séjourner au château.

- Quand vous dites « elle », je suppose que vous parlez de votre belle-mère ?

- Oui. J'aurais voulu vous mettre en garde...

Elle se tordit les mains avec désespoir.

- Mais une fois que vous êtes arrivé, il était trop tard... Qu'aurais-je pu faire ?

- Calmez-vous et tâchez de vous expliquer un peu mieux, dit le marquis avec douceur.

Tout d'abord, quel est exactement le but poursuivi par votre belle-mère ? Et pourquoi vous trouvez-vous dans mon lit ?

- Demain, elle s'arrangera pour... pour que mon père vous dise que... que vous avez terni ma réputation et que... qu'il ne vous reste plus qu'à m'épouser.

Il ne vous reste plus qu'à m'épouser... Ces mots parurent résonner sans fin dans la pièce.

Oliver retint sa respiration tandis que la jeune fille poursuivait :

- Or je sais que vous ne voulez pas vous marier ! Avec... avec moi encore moins qu'avec une autre !

- Votre belle-mère aurait manigancé tout cela ? demanda le marquis avec stupeur.

- Oui.

- Si j'ai été invité au château, c'est uniquement dans le but de vous épouser ?

- Oui.

Pendant qu'il réfléchissait, Celina reprit :

- Ma belle-mère est déterminée à se débarrasser de moi. Quand elle a reçu une lettre de l'un de ses amis de Londres et qu'elle a appris qu'une certaine Isobel voulait devenir votre femme, mais que vous n'aviez pas l'air intéressé, elle a insisté pour que mon père vous propose de venir pêcher le saumon à Darrendell.

Le marquis avait maintenant une image très claire de la situation - à quelques détails près.

- Pourquoi votre belle-mère veut-elle à tout prix vous marier ?

- Parce qu'elle me déteste et cherche à se débarrasser de moi. Mon père n'a pas de fils. Or, en Ecosse, les femmes peuvent hériter du titre et des domaines...

- Je suis au courant de ce statut particulier.

- Ma belle-mère veut mettre la main sur la fortune de mon père. Elle pense que si j'épouse un homme riche et important, c'est à elle que mon père léguera tout ce qu'il possède.

Oliver hocha la tête.

- Je vois... murmura-t-il.

Très bas, comme pour lui-même, il ajouta :

- Cette femme est encore plus diabolique que je ne le pensais !

- Elle est terrible ! fit Celina en s'essuyant les yeux.

- Est-ce sa première tentative de vous jeter dans les bras d'un homme ?

- Non. Elle voulait que j'épouse M. Hambleton.

- Pourquoi ce mariage ne s'est-il pas fait ?

La jeune fille se remit à trembler.

- Avant même de le connaître, je... je savais déjà que M. Hambleton

traitait cruellement ses chiens et ses chevaux. Quand je l'ai vu, je l'ai trouvé tellement vieux et répugnant que je me suis sauvée... Ma belle-mère m'a fouettée pour m'être conduite de manière aussi puérile.

- Elle vous a battue ? demanda le marquis avec incrédulité.

- Oh, ce n'était pas la première fois que j'avais droit au fouet !

- Que s'est-il passé ensuite ?

- Le lendemain, M. Hambleton a demandé ma main. Je lui ai répondu que j'aimerais mieux mourir plutôt que de devenir sa femme.

- Et alors ?

- Alors il est parti, furieux.

- Quelle a été la réaction de votre belle-mère ?

- Elle m'a fouettée si fort que mon dos n'était plus qu'une plaie.

Oliver sursauta.

- Mais c'est terrible !

- Quand elle m'a annoncé qu'elle avait tout organisé pour que je vous épouse, je n'ai pas osé protester. Je craignais trop qu'elle ne se remette à me battre. Elle... elle est si méchante !

Vous ne pouvez pas vous imaginer combien elle peut être brutale !

- Pourquoi ne vous êtes-vous pas confiée à votre père ?

- Elle m'a dit que si j'avais le malheur de lui toucher un seul mot de tout cela, elle me casserait les bras et les jambes, de manière que je ne puisse plus jamais pêcher ou monter à cheval.

Le marquis regarda la jeune fille sans chercher à cacher son horreur.

- Seigneur ! fit-il seulement.

Il n'avait pas un seul instant mis en doute les révélations de Celina.

« Ses paroles ont l'accent de la vérité. Pauvre enfant ! Sa belle-mère devrait être mise hors d'état de nuire. Pour une femme capable de se conduire avec une telle barbarie, la mort serait trop douce. On devrait

l'enfermer dans un cachot jusqu'à la fin de ses jours... »

- Je sais que vous ne voulez pas m'épouser, reprit la jeune fille. De mon côté, je ne souhaite pas davantage devenir votre femme. Mais ma belle-mère présentera les choses de telle manière que, demain, mon père vous accusera d'avoir abusé de son hospitalité et vous obligera à demander ma main.

Sur ces mots, elle se remit à pleurer.

- Cette histoire est insensée ! déclara le marquis en serrant les poings. Votre belle-mère est démoniaque... Comment une femme peut-elle se conduire de la sorte ?

Assise au milieu du grand lit, Celina tremblait toujours, tandis que les larmes coulaient sans discontinuer sur ses joues pâles. Elle était bien jolie ! Mais elle avait en même temps l'air si jeune, si fragile et si désespérée que le marquis se sentit envahi de compassion.

- Ne soyez pas furieux contre moi ! demanda-t-elle. Je me rends compte que c'est terrible pour vous de vous retrouver dans une telle situation.

Elle baissa la tête.

- Tout à l'heure, quand ma belle-mère est arrivée dans ma chambre, j'ai eu envie de mourir. En me menaçant de son fouet, elle m'a ordonné d'ôter la chemise de nuit en broderie anglaise que je portais pour... pour mettre celle-ci. Puis elle m'a amenée ici et m'a obligée à me coucher dans votre lit. Au moment où vous êtes arrivé, je me disais que... que je ferais mieux d'aller me jeter dans la mer.

Après un instant de silence, elle déclara :

- Il n'est pas encore trop tard !

- Ne parlez pas ainsi ! s'écria le marquis. Aucune situation n'est désespérée. Ne vous inquiétez pas. Nous allons bien trouver une solution...

- Comment ?

- C'est ce que je suis en train de chercher.

Après un silence, il demanda :

- Pendant combien de temps sommes-nous censés rester ici ensemble avant d'être découverts ?

- Je l'ignore. Ma belle-mère a dit que je devais me plier à vos désirs et faire tout ce que vous vouliez. Elle a menacé de me fouetter au sang si j'avais le malheur de refuser ou... ou de crier.

« Je comprends pourquoi la comtesse a voulu me faire boire ! pensa Oliver. Elle espérait que, étant complètement ivre, j'allais me conduire comme une brute ! »

A voix haute, il déclara :

- Cela nous laisse un certain temps. Cependant, pour nous assurer de ne pas être dérangés avant d'avoir élaboré un plan, je vais d'abord fermer la porte à clé.

Quand il se leva, Celina eut un mouvement de recul.

- N'ayez pas peur de moi, je vous en prie ! dit-il avec une infinie pitié.

Après avoir fait tourner la clé dans la serrure, il revint à pas lents vers le lit.

- Nous sommes en mauvaise posture, je l'avoue, fit-il d'un air songeur. Mais il doit bien y avoir une issue !

- Je ne vois pas comment ! soupira la jeune fille. Le piège a été soigneusement étudié. Si vous refusez de... de réparer, ma belle-mère s'arrangera pour trouver le moyen de vous y forcer. Elle serait même capable d'écrire au prince de Galles !

- Bah !

- Quand ma belle-mère veut obtenir quelque chose, elle est prête à tout pour arriver à ses fins !

- Là, vous ne m'apprenez rien !

Les sourcils froncés, Oliver reprit :

- Je suppose, Celina, que vous n'avez aucune envie d'épouser un homme que vous n'aimez pas ?

- Oh, non !

- Quant à moi, je ne souhaite pas me marier avant de longues années. Le jour où je me déciderai à franchir le pas, ce sera parce que j'aurai rencontré la femme de ma vie.

- Moi aussi, j'espérais rencontrer l'homme de ma vie et être heureuse avec lui - tout comme mes parents l'ont été pendant de longues années.

Un sanglot la secoua.

- Mais je crains de devoir dire adieu à mes rêves ! Ma belle-mère va s'arranger pour nous découvrir ensemble ici, elle feindra d'être très en colère, et... et...

- J'ai très bien compris le but de toutes ses machinations. C'est abject ! Seule la plus vile des femmes pourrait avoir l'idée d'un pareil complot !

Mais en agissant ainsi, la comtesse de Darrendell espérait gagner sur plusieurs tableaux.

Tout d'abord elle se débarrasserait d'une belle-fille qu'elle haïssait. Ensuite elle n'aurait plus qu'à persuader son vieux mari de la nommer sa légataire universelle.

« Et enfin elle se vengerait de l'humiliation que lui avait fait autrefois subir un adolescent de dix-sept ans. »

Tout en réfléchissant, le marquis s'approcha de la fenêtre. Le clair de lune enveloppait le jardin d'une lueur argentée, presque fantasmagorique. Au bout de la jetée, il pouvait apercevoir les lumières du Neptune se refléter dans l'eau paisible de la baie.

Alors une idée lui vint...

- Celina, demanda-t-il en revenant vers le lit, vous reste-t-il de la famille du côté de votre mère ?

- Ma grand-mère maternelle est toujours vivante. Elle m'écrit régulièrement et m'invite à aller la voir... Ce qui m'est malheureusement impossible car elle vit près de Bath et que mon père ne peut pas m'y conduire : c'est beaucoup trop loin pour lui. Il y a longtemps qu'il ne voyage plus !

- Avez-vous d'autres parents proches ?

- Oui. Ma tante Alicia. C'est la sœur aînée de maman, elle ne s'est jamais mariée et vit avec ma grand-mère.

- Parfait ! C'est donc à Bath que je vais vous conduire.

La jeune fille ouvrit de grands yeux.

- Comment allons-nous partir ?

- C'est facile : mon yacht nous attend au bout du jardin.

Le visage de Celina s'illumina.

- Vous... vous pensez que...

- Que nous réussirons à nous enfuir ? Je l'espère ! Mais il faut trouver le moyen d'embarquer sans que votre belle-mère s'aperçoive de quoi que ce soit !

Oliver jeta un coup d'œil à la pendule. Il était maintenant un peu plus de minuit.

- Où est la chambre de votre belle-mère ?

Le visage de la jeune fille se tendit.

- Dans l'autre couloir, à côté de celle de mon père. Ses fenêtres donnent - tout comme les vôtres - sur la baie...

- Espérons qu'elle n'aura pas l'idée de regarder dehors au moment où Le Neptune appareillera !

Avec un sourire rassurant, le marquis , enchaîna :

- A mon avis, elle doit être beaucoup plus attentive à ce qui se passe à l'intérieur ! Elle attend le moment de venir nous surprendre ! Maintenant, écoutez-moi bien, Celina !

- Oui ? fit-elle timidement.

- Vous allez retourner dans votre chambre sans faire le moindre bruit. Vous vous habillerez et prendrez quelques vêtements très simples : n'oubliez pas que nous serons en mer.

- Vous... vous allez vraiment m'emmener ?

- Je l'espère. Mais il nous faut d'abord atteindre mon yacht sans nous faire remarquer ! Je sais que votre chambre ne se trouve pas loin de la mienne.

- C'est exact...

- Pensez-vous pouvoir y aller sans vous faire remarquer ?

- Cela devrait être possible. À moins que ma belle-mère ne soit dans le couloir...

- Je ne crois pas qu'elle ait l'intention de se manifester aussi vite, fit le marquis d'un ton sarcastique. Elle va nous laisser un certain temps avant de faire irruption dans ma chambre, telle une furie...

La description était tellement réaliste que la jeune fille frissonna.

- Ne prenez pas de valise, Celina, mettez plutôt vos affaires dans un drap. Ne perdez pas de temps et n'emportez qu'un minimum : une fois hors de danger, nous pourrions acheter ce que vous aurez oublié.

- Vous pensez que... que nous réussirons à nous enfuir ?

- Je l'espère bien ! Votre belle-mère est très douée pour manier le fouet, si j'ai bien compris. Je ne veux pas qu'elle me batte.

Pour la première fois, la jeune fille esquissa un petit sourire.

- Allez vite, Celina ! Il n'y a pas une seconde à perdre.

- Je reviens tout de suite, promit-elle en sautant hors du lit.

Elle traversa la pièce, ravissante dans cette chemise de nuit transparente qui ne cachait pas grand-chose de son corps parfait.

« Je me demande pourquoi sa belle-mère lui a interdit de prendre un peignoir ou des pantoufles ! » pensa le marquis.

Pendant que la jeune fille ouvrait la porte sans bruit, il se dit qu'elle était bien jolie avec ses longs cheveux d'or aux reflets cuivrés.

« Tout ce que je lui souhaite, c'est de rencontrer un jour l'amour et le bonheur. Je ne permettrai pas à cette diabolique mégère de gâcher sa vie ! »

Après le départ de Celina, le marquis traversa le couloir et entra dans

la minuscule pièce où son valet dormait profondément.

Alerté par un sixième sens, Gilbert se dressa dans son lit étroit.

- Qui va là ?

- Chut ! fit le marquis. Gilbert, j'ai des ennuis.

- Que se passe-t-il, milord ?

- Ils essaient de me faire épouser lady Celina. Nous allons partir à bord du Neptune.

- Bien, milord. Le temps de m'habiller, j'arrive.

En regagnant sa chambre, Oliver se dit qu'il avait bien de la chance que le capitaine du yacht se soit marié et ait emmené sa femme en voyage de noces avec lui.

« Heureusement que Mme Gordon est à bord !

Ainsi, personne ne pourra prétendre que Celina n'a pas été chaperonnée ! Echec et mat sur toute la ligne pour la comtesse de Darrendell ! »

Là-dessus, le marquis s'assit devant le petit secrétaire, trempa une plume dans l'encrier et se mit en devoir d'écrire au comte.

Cher ami,

Je suis navré de vous apprendre que le capitaine de mon yacht vient de m'apporter un message urgent. L'un de mes parents proches est gravement malade et demande à me voir.

Vous comprendrez qu'il m'est impossible de refuser une semblable requête, et j'espère que vous me pardonneriez de partir immédiatement sans même pouvoir vous faire mes adieux.

Votre fille, Celina, m'a dit quelle aimerait rendre visite à sa grand-mère. C'est l'occasion rêvée pour elle ! Je l'emmène donc à Londres et de là, je la confierai à une personne responsable qui l'emmènera jusqu'à Bath.

Pendant qu'elle sera à bord de mon yacht, elle sera chaperonnée par Mme Gordon, la femme du capitaine. Vous vous souvenez certainement avoir fait sa connaissance lorsque vous avez visité Le Neptune.

Je regrette vivement de ne pas pouvoir prolonger ce séjour qui a été en tous

points réussi.

Avec tous mes remerciements pour m'avoir invité à pêcher le saumon dans vos rivières poissonneuses, je vous prie de croire, cher ami, en ma réelle affection, Oliver

« Le comte ne trouvera rien à redire à cette lettre... pensa-t-il en la relisant. Quant à la comtesse, elle saura tout de suite à quoi s'en tenir ! »

Il était en train de cacheter l'enveloppe quand Gilbert le rejoignit avec sa propre valise et une autre dans laquelle il commença à empiler les vêtements de son maître.

Pour gagner du temps, le marquis voulut l'aider. Il ne tarda pas à abandonner la partie, comprenant que son valet avait ses habitudes et était beaucoup plus efficace quand il travaillait seul.

- J'ai conseillé à lady Celina de mettre ce qu'elle voulait emporter dans un drap, dit-il.

- A une heure pareille, elle aurait eu du mal à trouver une malle sans réveiller toute la maisonnée !

- C'est ce que j'ai pensé.

La jeune fille les rejoignit sur ces entrefaites. Elle était vêtue d'une robe sombre et portait un gros ballot ainsi qu'un petit sac dans lequel elle avait dû mettre ses objets de toilette.

- Je suis prête, fit-elle à mi-voix.

Ses yeux étincelaient dans son visage rosi et Oliver se dit qu'il ne l'avait jamais vue aussi animée.

« L'aventure semble lui plaire ! »

Il laissa l'enveloppe adressée au comte de Darrendell bien en vue sur le secrétaire.

- Et maintenant, il faut que nous sortions du château sans faire de bruit. Le valet de faction pendant la nuit ne doit pas avoir le moindre soupçon.

Celina hocha la tête.

- Pour cela, mieux vaut passer par la cuisine, décida-t-elle. Suivez-moi

!

Lorsque Gilbert voulut prendre le ballot de la jeune fille, elle protesta à voix basse :

- Non, non, laissez ! Je suis parfaitement capable de porter mes élégants bagages.

Ils traversèrent l'office, puis la cuisine où seuls deux chats dormaient dans un panier. Celina fit glisser les verrous de la porte de derrière.

- Cela m'étonnerait qu'il y ait quelqu'un aux fenêtres à cette heure-ci... chuchota-t-elle.

Puisqu'elle pouvait évoluer dans le château les yeux fermés, elle avait pris tout naturellement la direction des opérations.

- Mais par prudence, reprit-elle, nous allons marcher l'un derrière l'autre dans l'ombre, le long du mur du jardin, à l'abri des massifs de rhododendrons.

Le marquis la laissait organiser leur fuite.

« C'est préférable ! Ne connaît-elle pas les lieux beaucoup mieux que nous ? »

Il savait que le capitaine Gordon laissait toujours un marin de garde pendant la nuit.

« Pourvu qu'il soit sur le pont ! »

- Maintenant, nous allons être à découvert, murmura Celina. Il va falloir courir pour traverser cette pelouse. Êtes-vous prêt ?

- Allons-y !

Le marquis laissa échapper un soupir de soulagement en arrivant sur la jetée : une silhouette se détachait à l'avant du grand yacht.

Pour ne pas attirer l'attention, il siffla le matelot au lieu de le hélér. Perdu dans sa contemplation des moors qu'argentait le clair de lune, le marin ne bougea pas.

Le marquis siffla de nouveau et, cette fois, l'homme se retourna. Il traversa le pont et se pencha par-dessus le bastingage.

- Qui êtes-vous ? Que...

- Pas si fort ! coupa le marquis d'un ton sec.

A ce moment-là, le marin le reconnut et se confondit en excuses.

- Je descends tout de suite la passerelle, milord.

Quelques instants plus tard, ils étaient tous les trois à bord.

- Allez vite réveiller le capitaine Gordon, ordonna le marquis. Dites-lui que je veux partir immédiatement. Il n'y a pas une seconde à perdre !

- Très bien, milord.

Comme si cette requête était la plus naturelle du monde, le marin salua et se hâta dans les coursives.

Sanglé dans un uniforme impeccable, le capitaine Gordon fit son entrée au salon au moment où les moteurs commençaient à trépider, tandis que les marins, à moitié réveillés, couraient prendre leur poste.

- Bonsoir, milord. Vous souhaitez appareiller ?

- Oui, Gordon. C'est très urgent.

- Fort bien, milord.

Déjà, les marins larguaient les amarres et le grand yacht s'écartait de la jetée.

- Celina, permettez-moi de vous présenter le capitaine du Neptune, le capitaine Gordon, dit le marquis.

La jeune fille tendit la main à l'officier en souriant, tandis que le marquis ajoutait :

- Gordon, voici lady Celina de Darrendell. Son père me l'a confiée pour que je la conduise auprès de sa grand-mère à Bath.

D'un ton léger, il ajouta :

- J'ai assuré au comte de Darrendell que sa fille serait fort correctement chaperonnée par Mme Gordon.

- Je vous remercie de votre confiance, milord, dit le capitaine en s'inclinant.

- Je suis certain qu'elle est bien placée.

- Dans ce cas, cap sur Londres, milord ?

Le marquis hésita.

« Je ne suis pas resté absent suffisamment longtemps. Regagner Londres maintenant ? Ce serait presque du suicide, car dès qu'elle apprendra que je suis de retour, Isobel se précipitera... »

Visiblement partagé, le marquis toussota.

- À vrai dire, je n'ai pas encore pris de décision...

Celina joignit les mains.

- J'ai une idée !

- Dites toujours...

- Avant de descendre vers le sud, pourquoi ne pas aller plus au nord voir les îles Orcades ?

- Les Orcades ? murmura le marquis.

- Pourquoi pas ? répéta la jeune fille. Depuis que je suis enfant, je rêve de les visiter...

Oliver sourit.

- Je ne les connais pas non plus, ma foi... Voilà l'occasion rêvée !

- Oh, merci ! Merci ! Voyez-vous, mon père ne possède pas de yacht et jamais je n'aurais cru possible d'aller là-bas un jour !

Le capitaine Gordon paraissait lui aussi enchanté.

- J'avoue que je ne suis pas fâché de voir moi-même les îles Orcades. Ma femme m'en a si souvent parlé !

Le marquis eut un geste indifférent.

- Va pour les Orcades !

- Je vais tout de suite donner des ordres en conséquence, milord, dit le capitaine.

Après son départ, le marquis sonna un steward et lui demanda de préparer l'une des meilleures cabines pour son invitée. Puis il sortit sur le pont et contempla les côtes qui s'éloignaient lentement.

Le château de Darrendell était plongé dans l'obscurité. Personne ne semblait avoir remarqué leur absence...

« Quelle histoire ! Moi qui pensais passer des vacances paisibles chez un vieil ami de mon père en Ecosse... Ce que je regrette, c'est de ne pas pouvoir me cacher dans un trou de souris pour être là au moment où la comtesse découvrira que son immonde stratagème a échoué ! »

Celina, qui l'avait rejoint, contemplait elle aussi le château. Quand Le Neptune sortit de la baie abritée pour entrer en pleine mer, elle s'exclama :

- Je suis sauvée !

- Nous sommes sauvés.

Mue par une soudaine impulsion, la jeune fille glissa sa main dans celle du marquis.

- Comment pourrais-je jamais vous remercier assez ? Je vivais un cauchemar, je ne voyais que la mort comme issue...

- Ne parlez pas ainsi !

- Vous m'avez permis d'échapper à ma belle-mère ! Vous ne pouvez imaginer combien je vous en suis reconnaissante !

Oliver lui pressa gentiment la main.

- Ne pensez plus à cela maintenant. Vous feriez mieux d'aller dormir après toutes ces émotions. Il est tard et la mer risque d'être dure dans le détroit qui sépare l'Ecosse de l'archipel des Orcades.

La jeune fille leva vers lui ses grands yeux étincelants.

- Merci, merci ! Par votre intermédiaire, Dieu a exaucé mes prières...

Là-dessus, elle disparut.

Resté seul sur le pont, le marquis se dit qu'il avait échappé de bien près au terrible piège tendu par la comtesse de Darrendell.

« Si j'avais bu ce cocktail, je me serais probablement écroulé sur le lit à côté de Celina qui, terrifiée, n'aurait pas osé faire un mouvement... J'aurais été réveillé le lendemain par les cris d'orfraie de la comtesse ! Et bon gré, mal gré, j'aurais dû réparer ! »

Il frissonna.

- Ah, je l'ai échappé belle ! fit-il à mi-voix. Vive la liberté, vive le célibat !

En début de matinée, Le Neptune entra dans le bras de mer qui séparait l'Écosse des îles Orcades : le détroit de Pentland.

Le capitaine avait décidé de se diriger tout

d'abord vers Kirkwall, la petite capitale de l'archipel, afin d'y procéder au ravitaillement.

Ce fut à l'heure du petit déjeuner qu'Oliver retrouva Celina.

- Je suis si contente d'être à bord d'un yacht ! s'exclama la jeune fille. Le Neptune est magnifique... Je l'ai visité de fond en comble, j'ai même vu la salle des machines ! Le capitaine Gordon m'a donné mille explications et les marins ont tous été très gentils !

Son enthousiasme fit sourire le marquis.

- C'est vous qui avez eu l'idée d'aller voir les îles Orcades, dit-il. Il faut que vous m'en parliez un peu, car j'avoue à ma grande honte ne pas savoir grand-chose au sujet de cet archipel.

- J'ai lu plusieurs ouvrages concernant les : Orcades, c'est pourquoi je souhaitais tant les visiter.

« Ici ou ailleurs, pensa Oliver avec un certain cynisme. Le principal est d'échapper à lady Heywood, à lady McTranar et à la comtesse de Darrendell ! »

Il n'était nullement pressé de retourner en Angleterre.

« Même si j'allais m'installer au château de ' Kexley, Isobel serait capable de m'y suivre ! »

La voix de Celina le ramena à l'instant présent.

- J'ai oublié de vous dire que j'ai fait la connaissance de Mme Gordon. Elle est charmante.

- Nous avons bien de la chance que son mari l'ait amenée à bord pour ce voyage. Car si elle n'avait pas été là pour vous chaperonner, votre père aurait pu estimer que votre réputation était perdue !

La jeune fille pâlit.

- Heureusement, Mme Gordon est là, murmura-t-elle, tentant de se rassurer.

- Heureusement ! Par conséquent, personne ne peut trouver à redire au fait que vous voyagez à bord de mon yacht.

Celina eut un soupir de soulagement.

- Vous m'avez fait peur !

Après un instant de réflexion, elle déclara avec anxiété :

- Mais je connais ma belle-mère. Elle n'abandonne pas facilement la partie.

- Ne parlons plus de votre belle-mère.

- C'est facile à dire, mais...

Par jeu, le marquis menaça Celina du doigt.

- Et ne pensez pas à elle non plus !

- Très bien. Je vais essayer de penser seulement aux îles Orcades. Les îles magiques...

Son rire cascada.

- Mais tout est magique en ce moment ! Par un coup de baguette, vous m'avez permis de fuir ma belle-mère, et maintenant, me voilà sur un yacht enchanté, en route pour des îles de rêve...

Elle se pencha vers lui.

- Savez-vous ? J'ai l'impression de vivre un véritable conte de fées.

Oliver sourit, amusé par sa spontanéité.

- Nous serons bientôt au milieu du détroit de Pentland. La mer risque de devenir houleuse, le bateau va se mettre à rouler et à tanguer... Je ne voudrais pas que vous vous cassiez une jambe en tombant sur le pont - ou que vous ayez le mal de mer. Par conséquent...

- Je n'ai jamais le mal de mer ! coupa la jeune fille. Une fois, une

tempête terrible s'est levée quand je me trouvais à bord d'un bateau de , pêche avec mon père. Tous les marins ont été malades, mon père aussi...

Triomphalement, elle ajouta :

- J'étais la seule à tenir debout !

- Malgré tout, il sera plus sage que vous restiez tranquillement assise avec un livre.

Celina fit la moue.

- J'aurais préféré regarder les vagues se briser sur l'étrave... mais j'obéirai, promit-elle.

- C'est bien, fit le marquis, assez satisfait de la découvrir aussi docile.

- Je regrette beaucoup de ne pas avoir emporté l'un des nombreux ouvrages consacrés aux îles Orcades que nous avons dans la bibliothèque... Mais il faut dire qu'au moment du départ j'avais autre chose à penser !

- Et vous ne saviez pas encore quelle serait notre destination. Moi non plus, d'ailleurs...

- Si mes souvenirs sont exacts, cet archipel était Scandinave jusqu'en 1468. C'est la princesse Margaret du Danemark qui a apporté toutes ces îles en dot au roi Jacques III d'Ecosse.

- Mais vous savez beaucoup de choses ! s'étonna Oliver.

- Pas autant que je le souhaiterais, hélas !

- Ne soyez pas si modeste.

Le marquis s'installa confortablement.

- Je vous écoute ! Faites-moi donc un petit cours au sujet des Orcades !

- D'après ce que j'ai lu, les insulaires ont été beaucoup plus heureux sous la domination écossaise qu'ils ne l'étaient sous celle des Danois. Tout au moins jusqu'en 1565 !

- Que s'est-il passé à ce moment-là ?

- Le comte Robert Stewart, fils de Jacques V, s'est rendu maître des îles Orcades par ruse.

C'était un homme très dur, cupide et cruel. Il était prêt à tout pour de l'argent. Il a commencé par tripler, quadrupler ou même décupler les loyers des insulaires. Ces pauvres gens ne pouvaient plus payer les sommes astronomiques qu'on leur réclamait...

- Nul n'a songé à s'interposer ?

Celina haussa les épaules.

- Les Orcades sont éloignées de tout ! Personne non plus ne s'est inquiété du fait que le comte Robert Stewart torturait ses prisonniers et que la pratique du meurtre était devenue monnaie courante dans les îles. Le comte encourageait même les pirates à attaquer les navires !

- Est-ce possible ?

- Mais oui ! Pour la bonne raison que les pirates partageaient leur butin avec lui.

- Les autorités d'Edimbourg n'ont rien pu faire contre ce tyran ?

- Il aurait fallu pour cela traverser le détroit de Pentland. Or le comte avait déclaré que nul ne pouvait le passer sans son autorisation. En Ecosse, on était bien loin de soupçonner ce qui se passait dans l'archipel. Comment aurait-on pu deviner que le comte faisait travailler les insulaires comme des esclaves pour lui bâtir de somptueux palais à Kirkwall ou à Scalloway, dans les îles Shetland ?

Avec intérêt, Oliver écoutait Celina lui faire le récit des mille atrocités commises par le comte.

- Il obligeait les gens à travailler douze ou quinze heures par jour, et il ne les payait jamais

!

- Incroyable ! Comment tout cela s'est terminé ?

- Le tzar de Russie a entendu parler des exactions de ce despote et a alerté le comte de Caithness. Bien décidé à rétablir l'ordre, ce dernier a aussitôt envoyé dans les îles un important détachement militaire et des canons.

- Et les insulaires ont enfin pu vivre en paix ! termina le marquis.

- Grâce au ciel, il n'existe plus de pareils dictateurs de nos jours.

Le marquis ne répondit pas, mais il n'en pensait pas moins !

« Il y a malheureusement des dictateurs à toutes les époques ! »

A voix haute, il lança :

- La comtesse de Darrendell se serait bien entendue avec le sadique comte Robert !

Celina lui adressa un coup d'œil plein de reproche.

- Vous aviez dit que nous ne parlerions plus jamais de ma belle-mère !

- C'est vrai. Pardonnez-moi, Celina.

Ils passèrent la nuit dans une baie abritée avant de repartir de bonne heure le lendemain matin pour naviguer entre des îlots que surmontait parfois un phare.

La jeune fille n'était jamais venue dans l'archipel, mais grâce à ses lectures, elle s'avéra être un guide exceptionnel.

- Vous avez ici de nombreux vestiges préhistoriques... Là, on cultive surtout l'avoine et l'orge...

Moins de la moitié des îles étaient habitées. La population était surtout constituée d'éleveurs, de fermiers et de pêcheurs.

Pour le marquis, ce voyage avec Celina représentait une nouvelle expérience.

« Elle est si différente des jeunes filles de son âge ! »

Jamais, jusqu'à présent, il n'avait eu l'occasion de se trouver seul en compagnie d'une jolie femme sans que celle-ci ne cherche à flirter avec lui.

Celina ne semblait pas y songer. Jamais il ne l'avait surprise en train de lui couler des regards langoureux tout en battant des paupières. Elle n'aurait pas pu se comporter avec davantage de naturel.

« Il est vrai qu'elle sait maintenant ne plus rien avoir à redouter de moi. »

Elle s'intéressait à tout ! Le capitaine Gordon lui avait appris à lire les cartes marines et il lui avait même confié plusieurs fois le gouvernail - tout en restant à ses côtés, naturellement !

Dès qu'un bateau était en vue, elle courait sur le pont, une longue-vue à la main.

Amusé, le marquis la regardait faire.

« Quelle vitalité ! » se disait-il.

Mais parfois, la jeune fille restait accoudée pendant des heures au bastingage, contemplant les courtes vagues crêtées d'écume d'un air rêveur.

- À quoi pensez-vous ? lui demandait Oliver.

Sa réponse le surprenait toujours.

- Aux sirènes, disait-elle.

Ou bien :

- A tous ceux qui ont sillonné ces mers au cours des siècles...

Ou encore :

- Aux pauvres marins qui ont péri dans de terribles tempêtes.

Au cours des repas, ils avaient de longues discussions passionnantes. Celina était versée dans de nombreux sujets, qu'il s'agisse de politique, d'histoire, d'art ou de littérature.

« Elle a énormément lu. C'est incroyable, elle sait presque autant de choses que moi ! » se disait le marquis avec stupeur.

Et, de nouveau, il la comparait aux autres femmes...

« Celles-ci ne s'intéressent qu'aux commérages, aux bijoux qu'elles espèrent se faire offrir ou aux revues de mode ! On ne peut jamais avoir une conversation sérieuse avec elles. »

Un après-midi, alors qu'ils parlaient des nombreuses guerres qui avaient opposé les Anglais et les Français au cours des siècles, Celina déclara :

- Les Anglais étaient très cruels. Je suis bien contente d'être écossaise.

- Votre mère n'était-elle pas anglaise ?

- À moitié seulement. Ma grand-mère, qui, vous le savez, vit près de Bath, est anglaise, mais mon grand-père était un Highlander !

Elle avait annoncé cela avec tant de fierté que le marquis éclata de rire.

- Vous n'êtes qu'une petite snob, Celina.

- Pas du tout !

- Mais si ! Je n'ignore pas que les Highlanders s'estiment non seulement supérieurs à tous les autres Ecossais, mais aussi à tous les Anglais.

- Ils le sont ! s'écria la jeune fille d'un ton presque agressif.

Le marquis riait toujours.

- Il faudra que vous me le prouviez.

- Je le ferai dès que j'en aurai l'occasion. Et vous serez alors bien obligé d'admettre que j'ai raison.

Son ton se radoucit.

- Ce n'est pas votre faute si vous êtes anglais... dit-elle avec compassion.

Oliver éclata de rire.

- Non, en effet !

- Et je n'oublie pas combien - tout en étant anglais -, vous avez été bon avec moi.

- Merci, fit Oliver avec ironie. J'ai quand même quelques côtés agréables ?

Sans remarquer son ton sarcastique, elle reprit d'un ton songeur :

- Vous avez réussi à échapper au piège tendu par ma belle-mère. Et vous m'avez sauvée du même coup quand je me croyais perdue... Jamais je ne pourrai vous remercier assez pour cela.

Ils passèrent la nuit dans un port naturel situé à l'est de l'île de Shapinsay. Le marquis n'était nullement pressé de prendre le chemin du retour...

« Plus le temps passe, plus il y a de chances pour qu'Isobel prenne un nouvel amant ! »

Le lendemain matin, tout en faisant honneur à son petit déjeuner, Celina demanda s'ils pouvaient aller se promener dans l'île.

- Je sais que Shapinsay est renommée pour ses fleurs sauvages.

- Même si l'on ne trouve que quelques bruyères dans les landes, cela nous fera du bien d'aller à terre et de nous dégourdir un peu les jambes, dit le marquis.

Il donna des instructions au steward, qui s'empressa de les communiquer au capitaine, et une chaloupe ne tarda pas à être descendue au flanc du bateau.

Deux vigoureux marins attendirent que les deux passagers s'y soient installés pour s'emparer des avirons et ramer jusqu'à la plage - un croissant de sable gris encadré d'un amoncellement de rochers en granit.

Après avoir mis pied à terre, le marquis dit aux matelots qu'ils pouvaient regagner Le Neptune.

- Lorsque nous voudrons revenir à bord, je hélerai l'homme de garde. Je ne pense pas que nous serons absents très longtemps... Mais envoyez la chaloupe dès mon signal.

- Très bien, milord.

Déjà, les marins remettaient l'embarcation échouée à l'eau.

- J'aperçois un petit chemin ! s'exclama Celina, ravie de partir en exploration.

Ils gravirent le sentier caillouteux qui les conduisit en haut d'une falaise. La jeune fille regarda autour d'elle.

- Il n'y a pas un seul cottage en vue ! Mais il me semble avoir lu que cette île était surtout habitée sur la côte ouest... A moins que je ne la confonde avec une autre ?

- Comme il y en a environ soixante-dix, il serait difficile que vous vous souveniez des particularités de chacune d'entre elles ! Il est bien dommage que nous n'ayons pas à bord de livre consacré aux îles Orcades...

- Nous aurions dû en acheter un à Kirkwall.

- Je n'y ai pas pensé... En tout cas, vous aviez raison quand vous parliez de fleurs sauvages...

À l'abri des buissons épineux formant des haies naturelles, il y avait toute une floraison multicolore.

Celina battit des mains.

- Comme c'est joli ! Je vais faire un grand bouquet pour le salon du Neptune.

- Allons tout d'abord explorer les bois. Mais je doute que nous y trouvions grand-chose...

- Peut-être les ruines d'un château ou d'une église ? D'après ce que j'ai lu, celles-ci sont nombreuses sur certaines îles.

Ils se mirent à marcher d'un bon pas vers les bois proches.

« Je n'ai pas eu l'occasion de m'ennuyer une seconde avec Celina, se dit le marquis avec étonnement. J'avais souvent pensé que cela me paraîtrait vite insupportable de devoir subir la compagnie d'une femme à bord d'un espace relativement réduit... Eh bien, ce n'est pas le cas ! »

Mais comme la jeune fille était fort cultivée et s'intéressait à tout, sa conversation n'avait rien de monotone.

- Comment se fait-il que vous ayez reçu une aussi bonne éducation ? lui demanda-t-il chemin faisant.

- Les Ecossais sont très intelligents.

- Cela, je le savais avant que vous ne me le répétiez sans cesse.

Celina parut confuse.

- Pardon...

- Je vous taquine ! Expliquez-moi plutôt pourquoi vous savez tant de choses.

- C'est tout simplement parce que mon père a engagé d'excellents précepteurs. Il n'avait pas de fils et le regrettait... si bien que j'ai reçu l'instruction que l'on donne d'ordinaire à un garçon. Je n'en étais pas fâchée car je n'aurais pas du tout aimé me contenter de faire de la broderie, de la tapisserie ou de l'aquarelle... J'ai toujours aimé apprendre et nous avons au château une bibliothèque très bien fournie dans laquelle je passe des heures.

Elle soupira.

- La seule chose que je regrette, c'est de ne pas encore avoir eu l'occasion de voyager pour voir tous les pays au sujet desquels j'ai lu tant de passionnants ouvrages.

- Je suis sûr que vous parcourrez le monde... quand vous aurez un mari !

- Je suis obligée de me marier pour pouvoir voyager ! N'est-ce pas aberrant ? Ah, quel dommage que les femmes ne puissent pas voyager seules ! La vie est vraiment injuste...

En soupirant de nouveau, la jeune fille poursuivit :

- Si j'avais un mari, j'ai bien peur qu'il ne préfère rester chez lui pour pêcher ou chasser au lieu de m'emmener visiter la Grèce, l'Egypte ou les Indes.

Après un instant de réflexion, elle ajouta :

- J'aimerais aussi gravir l'Himalaya.

Oliver haussa les sourcils.

- Vraiment ?

- Bien sûr ! Mais je parie que vous allez dire avec dédain qu'il ne faut pas y compter pour la bonne raison que je suis une femme !

Le marquis se souvint que Celina lui avait posé mille questions au sujet de son ascension de l'Himalaya.

« Elle est vraiment étonnante », se dit-il, peut-être pour la cinquantième fois.

Ils étaient arrivés au milieu des bois quand la jeune fille s'écria :

- Oh, regardez !

Au bout d'une allée de chênes, ils pouvaient apercevoir un château fort à moitié en ruine. Si, à distance, deux tours semblaient cependant intactes, les autres s'étaient écroulées - tout comme le donjon.

- Je parie que vous aimeriez le visiter ! fit Oliver.

- Oh, oui !

- Il faudra être prudents. Ces pierres ne tiennent plus que par miracle et je n'ai pas envie de me faire ensevelir sous un pan de mur...

- Moi non plus !

Ils empruntèrent l'allée envahie de ronces et de mauvaises herbes. Le jardin qui entourait le château était devenu lui aussi une forêt vierge. Et comme partout dans l'île, les fleurs mettaient çà et là des notes de couleur.

- On se croirait dans un monde enchanté, murmura Celina.

Le marquis poussa la vieille porte en ogive cloutée. Elle s'ouvrit en grinçant sur un vaste hall plongé dans une semi-obscurité.

- C'est sinistre... murmura Celina.

À ce moment-là, un cri guttural retentit...

Alors, tout se passa très vite. Une dizaine d'hommes sautèrent sur eux et en moins de quelques secondes ils se retrouvèrent pieds et poings liés. L'effet de surprise avait été total.

Le marquis n'avait même pas eu le temps de se défendre...

- Au secours ! s'entendit crier la jeune fille d'une voix étranglée.

L'un des hommes ricana.

- Si tu crois qu'on t'entendra, ma belle !

Celina se mit à trembler de tous ses membres, tandis que ses yeux affolés allaient de l'un de ses ravisseurs à l'autre.

- Que signifie tout cela ? demanda le marquis d'un ton sec.

Les hommes ne répondirent pas. L'un d'eux jeta la jeune fille sur son épaule, tandis que trois autres se chargeaient du marquis. Ils transportèrent leurs prisonniers dans un couloir dont les fenêtres aux vitres brisées donnaient sur un étroit jardin intérieur. Puis ils gravirent un large escalier de pierre.

Ils arrivèrent ainsi dans une vaste salle située au deuxième étage du château. À la grande surprise du marquis, le plancher en chêne semblait en bon état et les murs avaient toujours l'air solides.

L'un des hommes frappa à une porte.

- Entrez ! fit une voix masculine.

La pièce dans laquelle on transporta les prisonniers était meublée d'une manière relativement confortable. Les individus qui avaient attaqué les deux promeneurs les obligèrent à se mettre debout devant le bureau derrière lequel se tenait un homme d'une quarantaine d'années vêtu avec une certaine élégance.

Ce dernier les examina sans mot dire.

- Je ne sais pas ce que signifie cela, monsieur, mais je pense qu'il y a un malentendu, dit Oliver. Je suis le marquis de Kexley et pas un instant, je l'avoue, je n'ai pensé que ce château était habité. Je me rends compte maintenant que nous avons fait incursion dans un domaine privé et je vous prie de bien vouloir nous en excuser. Nous sommes de paisibles promeneurs et...

L'homme laissa échapper un ricanement bref.

- Quand j'ai vu votre bateau, je me suis dit que vous étiez sûrement quelqu'un d'important ! Le marquis de Kexley ? J'ai entendu parler de vous, milord, et je suis très heureux de faire votre connaissance.

- Quant à moi, je serais très heureux que vous ordonniez à vos hommes de défaire nos liens !

- La liberté coûte cher, milord.

- Comment cela ?

- Pour que vous puissiez retrouver votre beau yacht blanc, milord, il va vous falloir payer.

Le marquis lui adressa un regard hautain.

- Vous n'êtes qu'un vulgaire rançonneur ?

- Pas d'insultes, milord.

- J'ai peine à croire que ce château et les terres qui l'entourent vous appartiennent.

L'homme se remit à ricaner.

- Nous n'allons pas discuter à ce sujet, milord. Même si je ne possède pas d'acte de propriété, sachez que je me sens ici chez moi.

Comprenant qu'il ne servirait à rien de se quereller avec un brigand qui le tenait à sa merci, le marquis déclara d'un ton apaisant :

- Je me suis déjà excusé pour avoir pénétré sur... euh, sur votre domaine. Si vous estimez que j'y ai causé des dommages, je suis prêt à vous offrir une réparation financière.

L'homme hocha la tête.

- Ah, vous commencez à devenir raisonnable !

- Combien voulez-vous en échange de notre liberté ? demanda le marquis.

L'autre n'hésita pas.

- Dix mille livres sterling.

- Quoi ?

- Pour le marquis de Kexley, cette somme ne devrait pas être trop difficile à trouver.

- Dix mille livres ! Vous plaisantez ?

- Pas du tout, milord. Ou bien vous payez, et je vous laisse repartir, vous et cette jolie fille.

Ou bien vous refusez de mettre la main à la poche, et je vous jette au cachot où vous aurez tout le loisir de réfléchir. Quant à la petite blonde...

Il se frotta les mains d'un air sarcastique.

- Mes hommes sauront quoi en faire ! Ils ne disent jamais non à un peu de distraction.

Celina laissa échapper un cri étranglé. Le marquis fixa le malfaiteur droit dans les yeux.

- Si vous touchez un seul des cheveux de ma femme, je vous assure que vous le regretterez.

Ma femme ? Celina adressa à Oliver un coup d'œil surpris avant de baisser la tête.

- Je n'ai jusqu'à présent jamais regretté aucune de mes actions, milord, rétorqua l'homme avec insolence. Mais parlons plutôt argent. Ces dix mille livres...

- Vous croyez que je me promène avec une pareille fortune ? demanda le marquis avec hauteur.

- Peut-être pas en liquide. Mais je suis prêt à accepter un chèque que j'irai toucher à Kirkwall. Pour être sûr de ne pas avoir d'ennuis à la banque, j'emmènerai avec moi le capitaine de votre bateau qui pourra témoigner de ma bonne foi.

- Je suis prêt à vous donner une somme importante en échange de ma liberté et de celle de ma femme, mais dix mille livres.....

- C'est ce que je veux.

- Vos exigences me semblent exagérées. Jamais les banquiers de Kirkwall n'accepteront de vous remettre une somme pareille.

- Ne vous inquiétez pas pour cela, je saurai les convaincre. D'autant plus que j'ai déjà eu l'occasion de traiter avec eux. Ils savent qu'ils ont intérêt à filer doux s'ils ne veulent pas avoir de gros ennuis.

Le marquis demeura silencieux.

« Cet homme doit être le chef de l'une des bandes de pirates qui sévissent encore au nord de l'Écosse et dans les îles Orcades. »

La Marine nationale avait plusieurs fois tenté de mettre fin à leurs malversations.

« C'est tenter de saisir une aiguille dans une botte de foin ! Ils ont des bateaux légers et rapides, ils connaissent chacune des baies, chacun

des ports naturels de ces côtes accidentées... Et s'il le faut, ils n'hésitent pas à aller se réfugier au Danemark ou en Norvège. »

- Eh bien, milord ? J'attends votre réponse.

- Avant de prendre une décision, je souhaiterais discuter de tout cela avec ma femme.

- Non, non, milord. Je suis pressé d'avoir l'argent, moi ! Si vous croyez que je vais vous laisser perdre du temps en vains bavardages !

- Je vous propose un marché. Vous nous libérez, ma femme et moi. Nous retournons à bord du yacht et je vous donnerai une partie de la rançon réclamée. Car il s'agit bien d'une rançon, n'est-ce pas ?

- Je vois que vous êtes très fort pour les beaux discours, milord. Mais ce que je veux, moi, c'est du bel et bon argent sonnante et trébuchant. Vous laissez retourner à bord de votre bateau ?

Il ricana.

- Pas si bête, milord ! Si vous croyez que je suis né de la dernière pluie ! Écoutez, voilà ce que nous allons faire : vous allez demander qu'on vous apporte votre carnet de chèques, et ensuite nous parlerons affaires.

Son ricanement retentit de nouveau.

- En attendant, nous allons vous conduire dans des appartements très confortables...

Il donna, dans un idiome que le marquis ne parvint pas à reconnaître, quelques ordres brefs aux quatre hommes qui étaient restés dans un coin de la pièce.

« S'agit-il d'un patois des îles Orcades ou d'une langue Scandinave ? Je serais bien incapable de le dire ! »

Ses réflexions furent brutalement interrompues : trois de leurs ravisseurs venaient de nouveau de se charger de lui, tandis que le troisième prenait Celina à bras-le-corps. Ce fut sans aucune cérémonie qu'ils transportèrent leurs prisonniers dans une pièce ronde située tout en haut de l'une des tours restées intactes. Cette pièce était seulement meublée d'une table de ferme, de deux chaises bancales et d'une paille éventrée.

Une fois arrivés, les hommes les débarrassèrent de leurs liens.

- Combien de temps allons-nous rester ici ? demanda le marquis.

- Tu le verras bien, mon vieux, répondit grossièrement l'un des bandits.

Là-dessus, il sortit, suivi de ses deux complices. La lourde porte renforcée de barres de fer claqua. Une clef tourna deux fois dans la serrure, des verrous coulissèrent... Quelques instants plus tard, Oliver et Celina entendirent les bandits descendre lourdement l'escalier.

Puis ce fut le silence. Un silence seulement troublé par le cri des corneilles et le mugissement du vent dans les arbres.

La jeune fille se tordit les mains.

- Tout est ma faute ! C'est moi qui ai voulu me promener sur l'île de Shapinsay ! C'est moi qui ai insisté pour explorer le château !

- Comment aurions-nous pu imaginer que nous puissions courir le moindre danger ?

Le marquis s'approcha de l'une des fenêtres. Il y en avait quatre et elles étaient toutes garnies de barreaux.

- Nous sommes bel et bien prisonniers, murmura-t-il.

- Que va-t-il se passer maintenant ? demanda Celina avec angoisse.

- Je suppose que le chef des bandits va envoyer l'un de ses hommes au Neptune pour demander au capitaine de lui remettre mon carnet de chèques. Quand il apprendra que nous sommes prisonniers, Gordon ne pourra pas faire autrement que de s'exécuter !

- Dix mille livres sterling ! Mais il s'agit là d'une véritable fortune !

Oliver alla s'asseoir sur une chaise et massa d'un air absent ses poignets rougis par les cordes.

- Je suis furieux de m'être laissé surprendre ainsi ! Je n'ai même pas eu le temps de me défendre...

- Comment auriez-vous pu lutter contre cette bande de brutes ? demanda la jeune fille.

Elle tenta d'ouvrir la porte mais ne put que constater l'inanité de ses efforts.

- Les fenêtres sont mieux défendues que celles d'une prison, la porte semble toute neuve...

Oui, nous sommes bel et bien prisonniers, dit-elle à son tour.

Oliver hocha la tête.

- Vous avez raison. La porte est neuve !

Avec accablement, il ajouta :

- Je ne pense pas que ce soit la première fois que de malheureux promeneurs se trouvent enfermés ici. Ces pirates doivent gagner des fortunes en enlevant de malheureux touristes pour leur extorquer ensuite une rançon !

La jeune fille se mit à marcher de long en large.

- Votre titre a impressionné le chef de la bande - tout comme votre yacht. Ce n'est pas une raison pour que vous lui remettiez autant d'argent !

- Je n'en ai aucunement l'intention. Il faut trouver le moyen de fuir... Nous avons réussi à échapper au piège tendu par votre belle-mère. Pourquoi ne réussissons-nous pas à échapper à celui-ci ?

- Je me demande comment, murmura Celina en regardant autour d'elle.

Elle laissa échapper une exclamation.

- Regardez ! s'exclama-t-elle en pointant son doigt en direction du plafond.

En voyant une trappe qui devait donner sur le grenier, Oliver haussa les épaules.

- Même si j'arrive à l'ouvrir, je ne vois pas à quoi cela peut nous servir !

- Essayez quand même.

- Si cela peut vous faire plaisir...

Le marquis monta sur la table et tenta de soulever la trappe.

- Impossible ! On n'a pas dû y toucher depuis des années : elle est bloquée.

- Non. Je pense plutôt qu'on l'ouvre de là-haut. Je sais pourquoi le terrible comte Robert Stewart et ses acolytes faisaient construire ce genre de trappe en haut des tours de ses châteaux !

Le marquis venait à peine de descendre de la table que la clé tourna de nouveau dans la serrure de leur cellule.

Le chef de la bande entra, suivi par un homme qui portait un morceau de papier, une bouteille d'encre et une plume d'oie.

- Vous allez ordonner au capitaine de votre bateau de remettre au porteur de cette lettre tout l'argent liquide qui se trouve à bord ainsi que votre carnet de chèques !

- Je doute qu'un officier obtempère aussi aisément à un ordre pareil ! Il voudra d'abord s'assurer que ma femme et moi sommes sains et saufs...

- Comme il se sera inquiété toute la nuit, il ne sera que trop content d'avoir de vos nouvelles.

- Toute la nuit ? répéta le marquis. Comment cela ?

- Nous ne lui porterons votre lettre que demain matin.

En se frottant les mains d'un air sadique, il ajouta :

- Entre-temps, vous resterez ici, sans rien avoir à boire' ni à manger ! Cela vous laissera le temps de réfléchir, milord ! Dix mille livres en échange de votre liberté. Sinon, je vous laisserai mourir de faim et de soif ! termina-t-il d'un ton menaçant.

Le marquis haussa les épaules avant de s'asseoir à la table.

- Très bien !

Il trempa la plume d'oie dans l'encrier. Elle était mal taillée et il fit quelques taches avant de parvenir à écrire deux lignes.

Le chef des pirates s'empara du feuillet et le secoua pour faire sécher l'encre. Puis, avec une visible difficulté, il lut tout haut ce texte :

- *Donnez, s'il vous plaît, mon carnet de chèques à l'homme qui vous apportera ce message.* Kexley. Ma foi, cela me paraît très bien, milord !

Là-dessus, il plia la lettre en quatre et la glissa dans la poche de sa redingote avant de sortir.

La porte fut de nouveau verrouillée.

Celina attendit que les bandits se soient éloignés pour se précipiter vers Oliver.

- Nous allons leur fausser compagnie ! J'ai une idée !

Oliver regarda la jeune fille avec surprise.

- Vous avez une idée pour sortir d'ici ? Vraiment ? Dites vite !

À mi-voix, comme si elle craignait que l'on ne l'écoute, elle déclara :

- Je me souviens d'avoir lu dans un livre que c'était tout en haut des tours de ses châteaux que le comte Robert Stewart tranchait la tête de ceux qui osaient s'opposer à lui. Il disait avec ironie qu'ainsi ils étaient plus près du ciel...

- Je ne vois pas très bien en quoi ces sinistres histoires anciennes peuvent nous aider à fuir !

- Attendez, je n'ai pas fini ! Il n'y avait pas assez de place pour le comte et ses amis en haut de cette tour pointue - car c'était au sommet que devait avoir lieu l'exécution. Le comte restait donc en bas, là où nous sommes, et le bourreau ouvrait la trappe de manière à ce que son maître puisse assister à... au spectacle.

- Quelle horreur !

- Voilà ce que je vais faire : je vais aller manœuvrer la trappe. Ainsi, vous pourrez passer et il ne nous restera plus qu'à descendre par l'escalier.

- Et comment avez-vous l'intention de monter au grenier ? demanda le marquis en croisant les bras.

- Je suis très mince, je peux me glisser entre les barreaux de cette fenêtre.

Oliver suivit son regard et s'aperçut alors qu'un barreau manquait.

- Et grimper par l'extérieur ? s'écria-t-il. Certainement pas !

Il frémit.

- Si vous tombez, vous vous écraserez en bas et...

Il secoua la tête avec horreur.

- Non, Celina. Il est hors de question que vous commettiez de pareilles imprudences !

- J'ai l'habitude d'escalader les tours ! À Darrendell, je faisais la course avec un cousin...

et j'arrivais toujours la première !

- Non, Celina, répéta le marquis. C'est beaucoup trop dangereux pour une femme. Si quelqu'un doit grimper là-haut, ce sera moi.

En dépit de la gravité de la situation, la jeune fille ne put s'empêcher de rire.

- Je regrette d'avoir à vous le dire... Mais vous êtes beaucoup trop gros pour passer par la fenêtre.

- Dans ce cas, nous resterons ici... en attendant les événements.

- Ce serait bien bête d'agir ainsi, alors que nous avons la possibilité de fausser compagnie à nos ravisseurs.

- Notre liberté coûtera cher, mais je préfère encore donner dix mille livres sterling à ce bandit plutôt que de vous voir risquer votre vie.

- Encore faudrait-il être sûrs qu'il nous laissera partir après avoir obtenu son argent !

Beaucoup de ces brigands jugent plus prudent de faire disparaître les témoins gênants - ce que nous sommes devenus.

Oliver retint sa respiration.

« C'est qu'elle n'a pas tort... »

Il s'approcha de la fenêtre et regarda en contrebas. Puis il leva les yeux et s'aperçut qu'il ne devrait pas être trop difficile pour une personne entraînée d'escalader le mur en utilisant les anfractuosités entre les pierres. Une fois arrivée en haut, la jeune fille n'aurait pas de mal à se glisser dans l'un des trous de la toiture.

- Vous n'avez pas le vertige ?

- Je ne l'ai jamais eu de ma vie ! Et les tours du château de Darrendell sont beaucoup plus hautes que celles-ci.

- Vous avez réponse à tout, murmura le marquis en pinçant les lèvres.

- Par prudence, je crois qu'il vaut mieux attendre la nuit pour tenter l'aventure. En plein jour, ces scélérats risqueraient de m'apercevoir !

Elle sourit.

- Je suis une très bonne grimpeuse, vous savez ! C'est pour cela que je rêve de gravir l'Himalaya.

- Si vous vous rompez les vertèbres, vous pourrez dire adieu à ce rêve !

- Ne soyez pas si défaitiste ! Je n'aurai aucun mal à monter là-haut... Ce sera un jeu d'enfant et je vous assure que cela ne m'effraie pas du tout.

Avec un délicieux sourire, elle ajouta :

- Avant de vous connaître, j'avais beaucoup plus peur de vous... que je n'ai peur du vide !

Le marquis était visiblement ébranlé.

- Je ne vois pas d'autre solution pour le moment. Cependant cela ne me plaît guère de vous voir courir de tels risques...

- Vous préférez attendre sans bouger que ces bandits nous égorgent après avoir obtenu la rançon ?

- Il faut agir, je vous l'accorde. Mais...

Le marquis alla secouer les barreaux de la fenêtre par laquelle voulait sortir Celina.

- S'ils pouvaient céder, je pourrais passer, moi, et...

- Vous êtes certainement beaucoup moins agile ! Avez-vous déjà escaladé un donjon ?

- Non, mais j'ai fait beaucoup d'alpinisme.

- Avec des cordes de rappel, des guides et des piolets, je parie ! lança-t-elle, presque avec dédain.

Oliver sourit.

- C'est bien la première fois que je rencontre une femme se vantant de pouvoir grimper jusqu'au sommet d'une tour !

Il soupira.

- Très bien, vous avez gagné. Comme je ne vois pas - hélas ! - d'autre solution, je vais vous laisser tenter cette périlleuse aventure.

- Quelle heure est-il ?

Oliver consulta sa montre de gousset.

- Presque six heures.

- Il faut encore attendre au moins deux heures ! Comment allons-nous meubler tout ce temps ?

- Nous pouvons toujours deviser. Il n'y a pas grand-chose d'autre à faire ici...

- Je commence à avoir faim.

- Ne pensez pas à votre estomac, cela vaut mieux !

- Et puis j'ai soif !

- Moi aussi. Mais...

Le marquis ouvrit les mains dans un geste impuissant.

- Eh bien, conversons ! lança la jeune fille.

Même si cela risque de nous donner encore plus soif...

Ils s'assirent face à face sur les chaises inconfortables.

- De quoi voulez-vous que nous nous entretenions ? demanda-t-elle.

- Parlons de vous.

Celina ouvrit de grands yeux.

- De moi ?

- Oui. Expliquez-moi pourquoi vous êtes tellement différente des autres jeunes filles de votre âge.

- Je vous ai déjà dit, je crois, que j'avais été élevée comme un garçon ?

- Oui, et j'ai pu constater que vous étiez imbattable pour la pêche au saumon !

- Je sais tirer, aussi.

- Vous chassez ?

En voyant l'expression de son interlocuteur, Celina éclata de rire.

- Vous n'aimez pas voir de femmes participer à une battue avec un fusil ?

- J'avoue que...

- J'étais bien obligée d'accompagner mon père ! Heureusement, il ne chasse plus depuis que sa vue a baissé.

- Pourquoi « heureusement » ?

- Parce que je n'ai jamais aimé traquer le gibier pourtant abondant sur nos terres. Je continue cependant à tirer, au revolver ou au fusil - mais sur une cible.

- Ce n'est pas très féminin, tout cela ! Au fond, vous êtes un vrai garçon manqué, Celina !

- Pas du tout. J'adore les enfants et j'espère en avoir un jour beaucoup. Au moins six !

- Il vous faudra d'abord un mari.

- Je suppose que je serai obligée d'en passer par cette formalité, rétorqua-t-elle en riant.

Son rire mourut sur ses lèvres.

- Mais si je peux l'éviter, je ne laisserai pas ma belle-mère choisir mon futur mari pour moi, murmura-t-elle.

Le marquis lui pressa la main.

- Oubliez cette femme.

- Elle ne serait que trop contente si je tombais et me tuais...

Après un silence, Celina reprit d'une voix hésitante :

- Je suppose cependant que... que si nous sortons vivants de cette dramatique aventure, je... je serai obligée de retourner à Darrendell un jour ou l'autre...

- Vous avez bien le temps de penser à cela ! Tout d'abord, vous irez vivre auprès de votre grand-mère à Bath. Et avec un peu de chance, peut-être rencontrerez-vous là-bas votre prince charmant ?

- Je voudrais tant faire un mariage d'amour ! Quand je pense que ma belle-mère voulait m'obliger à épouser cet horrible M. Hambleton ! Puis il y a eu vous...

Oliver feignit d'être choqué.

- Je suis horrible aussi ?

La jeune fille devint cramoisie.

- Excusez-moi ! J'ai mal exprimé ma pensée... Il est exact qu'au début j'éprouvais la plus grande aversion pour vous.

Elle lui sourit timidement.

- Il faut dire que je connaissais les projets de ma belle-mère et... et que j'avais très peur !

Comment pouvais-je deviner que vous alliez me sauver la vie ?

- N'oubliez pas que j'étais pris dans le même piège !

- C'est la vérité...

Elle lui fit la révérence.

- Et maintenant que je vous connais bien, milord, je dois admettre que je vous trouve très aimable.

Le marquis s'inclina.

- Merci pour ce petit compliment, mademoiselle de Darrendell.

- Ne vous moquez pas de moi !

- Ce n'est pas le cas.

Après un silence, Celina demanda :

- Si nous arrivons à sortir d'ici et à regagner Le Neptune, continuerons-nous à explorer les îles Orcades ?

Oliver haussa les sourcils.

- Vous aurez envie de continuer le voyage, malgré tout ?

- Naturellement ! Et quand nous serons bien vieux et que nous écrirons nos mémoires, il y aura un long chapitre consacré à notre aventure aux mains des pirates.

Elle pouffa.

- Votre autobiographie sera certainement plus intéressante que la mienne ! Surtout si vous y publiez les photos de vos innombrables maîtresses ! Il paraît qu'elles sont toutes plus jolies les unes que les autres.

- Vous avez tort d'écouter les commérages. Les mauvaises langues ont toujours tendance à exagérer.

Celina le taquina au sujet de sa réputation.

Enfermés dans cette tour, ils avaient l'impression d'être en dehors du monde, en dehors du temps et c'était sans la moindre contrainte qu'ils disaient tout ce qui leur passait par la tête.

- Tiens, le soleil descend, remarqua Celina qui était allée à l'une des fenêtres. Les ombres s'allongent sous les arbres...

Le marquis la rejoignit.

- Voilà déjà le crépuscule. Êtes-vous toujours décidée à vous lancer dans cette dangereuse expédition.

- Oui.

Elle parut soudain très gênée.

- Mais je ne peux pas me livrer à un semblable exercice avec une robe et des jupons !

- Je n'avais pas pensé à cela...

- Il faut que je me débarrasse de tout ce qui peut s'accrocher à une pierre ou à un clou... Je vais me déshabiller et laisser mes vêtements

sur la table. Quand j'ouvrirai la trappe, vous me les passerez et je les remettrai avant que vous ne montiez. Ne regardez pas... s'il vous plaît !

Oliver tourna le dos. Il entendit quelques froissements d'étoffe, puis la jeune fille ôta ses chaussures.

- Restez là où vous êtes pendant quelques minutes encore, demanda-t-elle. Je ne vais pas tarder à passer par la fenêtre... Priez pour que je réussisse !

- Voulez-vous que je vous aide ?

- Non, non ! s'écria Celina, qui ne portait plus qu'une chemise bordée de dentelle et un petit pantalon assorti. Surtout, ne vous retournez pas !

Plus calmement, elle ajouta :

- Je vous remercie de proposer de m'aider, mais ce n'est pas nécessaire.

Étant donné les circonstances, elle n'était pas fâchée d'avoir abandonné le port du corset deux ans auparavant. En réalité, elle n'en avait pas besoin : sa taille était si fine ! Elle n'ignorait pas que certaines personnes auraient été très choquées d'apprendre qu'elle avait rejeté ce qu'elle considérait comme un instrument de torture. Mais depuis la mort de sa mère, personne n'avait jamais eu l'idée de surveiller sa manière de se vêtir, et elle se sentait tellement plus à l'aise sans ce carcan baleiné !

Oliver, qui tendait l'oreille avec angoisse, devina qu'elle s'approchait de la fenêtre. Puis ce fut le silence... Un silence angoissant. Il attendit encore quelques instants avant de se retourner.

La pièce était vide.

De plus en plus anxieux, le marquis s'arrêta devant la robe en soie bleue et les jupons blancs amidonnés que la jeune fille avait posés sur la table.

« Je ne peux même pas aller regarder ce qui se passe dehors. Elle risquerait de prendre peur... Mon Dieu, faites qu'elle réussisse ! Faites qu'elle ne perde pas l'équilibre... Faites que... »

Une pensée terrible lui vint :

« Et si elle gisait en bas, toute disloquée ? »

Tenaillé par la peur, il se décida enfin à aller jeter un coup d'œil dehors. La nuit n'était pas encore tout à fait tombée et il eut le temps de voir un pied nu passer entre les ardoises du toit.

Alors il laissa échapper un soupir de soulagement en portant la main à son front moite.

« Elle a réussi ! Merci, mon Dieu ! Jamais je n'ai eu aussi peur de ma vie ! »

Quelques pas légers se firent entendre au-dessus de sa tête. Puis Celina se mit en devoir d'ouvrir la trappe. De toute évidence, celle-ci résistait...

« Je devrais avoir honte ! se dit Oliver. Je suis dans un tel état de nervosité que je ne pense même pas à l'aider ! »

Il monta sur la table et poussa de son côté de toutes ses forces. Grâce à leurs efforts conjugués, la trappe se souleva enfin dans un craquement si bruyant que le marquis se figea.

« Seigneur ! On a dû entendre ce vacarme dans tout le château ! »

Dans la semi-obscurité, le visage de Celina apparut au-dessus du sien. Elle avait des toiles d'araignée dans les cheveux et des traces de poussière ou de suie maculaient son front et ses joues. Mais pour le marquis, elle semblait en cet instant plus belle que jamais !

- Vous avez réussi ! s'exclama-t-il.

Oliver se pencha pour prendre les effets qu'elle avait abandonnés sur la table.

- Voici vos vêtements, dit-il en les lui tendant.

- Merci. Laissez-moi le temps de m'habiller.

Le marquis ne put s'empêcher de sourire.

« Aucune des femmes que je connais ne se montrerait aussi pudique ! songea-t-il avec attendrissement. Mais il faut dire qu'elle est très jeune... et très innocente aussi ! »

- Vous pouvez venir ! cria la jeune fille.

Dans un souple rétablissement, le marquis se hissa à l'étage supérieur.

- Vous êtes saine et sauve ! Mon Dieu, j'ai eu si peur...

Sans réfléchir, il l'enlaça et lui prit les lèvres. Son baiser, tout d'abord très tendre, se fit de plus en plus passionné. Loin de le repousser, Celina se serrait contre lui, les yeux clos.

Enfin, il se redressa.

- Nous devrions plutôt penser à fuir d'ici ! dit-il avec un rire confus.

Très troublée, la jeune fille balbutia :

- Le... l'escalier est par là...

- Il est très sombre ! Nous devons nous arranger pour arriver en bas sans faire de bruit de manière à ne pas attirer l'attention de ces bandits ! Mais tout d'abord, je vais refermer la trappe. Ils vont s'imaginer que nous nous sommes envolés avec les corneilles !

Celina eut un petit rire nerveux tandis que le marquis baissait le panneau de bois et remettait les verrous.

- Voilà qui est fait. Mais nous ne sommes pas hors de danger pour autant.

- Non, fit la jeune fille en tremblant.

Il la prit par la main.

- Venez...

Il l'entraîna vers l'escalier. Tous deux auraient bien voulu le dévaler en courant, mais ils savaient l'un comme l'autre qu'ils ne devaient faire désormais aucun bruit.

La descente leur parut interminable. Lorsqu'ils arrivèrent enfin au rez-de-chaussée, ils entendirent quelques exclamations en provenance de l'ancienne cuisine du château. Les pirates devaient être en train de dîner - un dîner bien arrosé, si l'on en jugeait par leurs gros rires.

Oliver, qui avait un sens de l'orientation presque infaillible, retrouva sans peine le hall d'entrée après avoir parcouru un dédale de couloirs.

Ils eurent la chance de trouver la porte entrouverte - ce qui leur permit de sortir sans la faire grincer.

- Ces gibiers de potence sont en train de festoyer de l'autre côté, murmura le marquis. Je ne pense pas que nous ayons quoi que ce soit à craindre.

- Mieux vaut cependant ne pas traverser le jardin à découvert.

- Vous avez raison. Même si la nuit est maintenant tombée, il est préférable de faire un détour sous les arbres pour rejoindre l'allée.

Celina eut un petit rire nerveux.

- Nous sommes tout le temps en train de nous sauver !

Main dans la main, ils arrivèrent dans l'allée et prirent le pas de course. Ils ne cessèrent pas de courir avant d'atteindre le haut de la falaise. Alors ils s'arrêtèrent enfin, haletants.

En contrebas, on voyait les lumières du Neptune se refléter dans l'eau paisible de la baie.

- Désormais, nous n'avons plus rien à craindre, fit le marquis.

Il attira la jeune fille contre lui et, de nouveau, leurs lèvres se rencontrèrent dans un baiser passionné.

Celina se dégagea la première.

- Nous ne serons hors de danger que lorsque votre yacht se sera éloigné de cette île maudite !

Oliver la reprit par la main et ils coururent vers le sentier qu'ils avaient emprunté en début de journée avec une totale insouciance.

Une chaloupe se trouvait échouée sur la plage. En reconnaissant le marquis, les deux matelots se précipitèrent.

- Que s'est-il passé, milord ?

- Nous étions tellement inquiets !

- Le capitaine voulait organiser des battues dans les bois...

- Il avait peur que vous n'ayez eu des ennuis.

- Nous en avons eu. Mais je ne vais pas vous raconter tout cela maintenant. Ramenez-nous vite à bord !

Le capitaine les attendait sur le pont.

- Vous êtes resté très longtemps absent, milord !

Son regard se posa alors sur la jeune fille, qui se trouvait dans la lumière d'une lampe tempête, et il laissa échapper une exclamation étranglée.

- Lady Celina ! Vous êtes plus noire qu'un ramoneur !

- Je vous expliquerai ce qui nous est arrivé plus tard, coupa le marquis. Pour le moment, il nous faut immédiatement lever l'ancre. Des pirates infestent l'île. Combien sont-ils exactement ? Je l'ignore. Tout ce que je sais, c'est que nous avons tout intérêt à ne pas nous attarder ici.

Le capitaine ne perdit pas un instant pour donner des ordres. Bientôt, les moteurs se mirent à trépider, puis des marins ramenèrent la chaloupe à bord tandis que d'autres remontaient l'ancre dans un fracas de chaîne. Et Le Neptune, majestueusement, s'éloigna de l'île de Shapinsay.

- Nous n'avons rien mangé de la journée, dit le marquis au steward. Peut-on nous servir à dîner ?

- Je vais tout de suite prévenir le maître-coq, milord.

Lui aussi avait examiné Celina avec stupeur, mais n'avait rien osé dire.

La jeune fille éclata de rire.

- Je serais bien inspirée d'aller faire un brin de toilette !

- Je vais changer de vêtements, moi aussi.

Celina riait toujours.

- Quelle bonne idée ! Vous avez une toile d'araignée sur l'épaule.

- Avant de vous moquer de moi, je vous conseille d'aller vous regarder dans la glace, mademoiselle ! rétorqua-t-il avec bonne humeur.

Là-dessus, tous deux regagnèrent leurs cabines respectives afin de se préparer pour la soirée.

Celina se trouvait déjà au salon lorsque le marquis y fit son entrée. La jeune fille avait revêtu une robe du soir d'une exquise simplicité en

mousseline blanche. Avec ses cheveux soyeux encadrant son visage rosi, elle était ravissante.

Leurs yeux se rencontrèrent et, pendant quelques instants, ils demeurèrent perdus dans la contemplation l'un de l'autre.

Au prix d'un visible effort, le marquis se redressa en s'éclaircissant la voix.

- J'ai raconté notre aventure au capitaine Gordon. Il nous emmène à Kirkwall pour que je puisse mettre la police au courant des agissements des sinistres personnages qui nous ont faits prisonniers.

Celina hocha la tête.

- Il faut les capturer !

- Et les envoyer au bagne.

- C'est ce qu'ils méritent !

- Si tout va bien, nous arriverons dans la nuit à Kirkwall. Et avec un peu de chance, les vedettes de la police encercleront l'île de Shapinsay avant l'aube. Comme les pirates auront passé la soirée à boire pour fêter la rançon de dix mille livres sterling qu'ils s'imaginent assurée, ils se seront écroulés, ivres morts... et se réveilleront les menottes aux poings !

La jeune fille frissonna.

- J'espère qu'ils ne pourront plus jamais nuire.

- Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour cela.

Après avoir fait honneur à un substantiel dîner, le marquis et Celina retournèrent au salon où le café était servi.

- Puis-je vous offrir une liqueur ? demanda Oliver.

Elle hésita.

- Je n'ai pas l'habitude de boire d'alcool...

- Une fois n'est pas coutume ! Il faut bien fêter notre libération !

Après cela, ils allèrent faire quelques pas sur le pont. Tout naturellement, le marquis avait pris la jeune fille par la main.

Un croissant de lune et des myriades d'étoiles se reflétaient dans l'eau sombre. A bâbord comme à tribord, les feux de position du grand yacht étaient allumés. Les moteurs grondaient... Le capitaine avait ordonné de les pousser au maximum de manière à arriver à Kirkwall dans les plus brefs délais.

Celina contempla d'un air pensif la vague soulevée par l'étrave.

- Je peux vous le dire maintenant : j'ai eu très peur !
- En grim pant au sommet de la tour ?
- Non. Lorsque nous avons été faits prisonniers et... et quand le chef des bandits disait que... que ses hommes s'amuseraient avec moi.

Oliver crispa les poings.

- Les immondes personnages ! Je les aurais volontiers étranglés de mes mains nues !

En prenant la jeune fille par la taille, il murmura :

- Mais ne pensons plus à cela, mon amour.

Mon amour ? Surprise par ces mots inattendus, Celina leva les yeux vers lui.

- Grâce à votre intelligence, à votre présence d'esprit et à votre vaillance, nous avons réussi à échapper à ces pirates, reprit le marquis.

Il se pencha et lui effleura les lèvres d'un léger baiser avant de demander :

- Acceptez-vous de m'épouser, mon amour ?

Celina retint sa respiration.

- Mais... mais...
- Mais quoi, mon amour ?
- Vous aviez dit que... que vous ne vouliez pas vous marier avant... avant de longues années !
- Je parlais ainsi avant de vous connaître.

Son regard s'assombrit.

- Quand vous avez quitté notre prison pour tenter l'escalade de la tour, j'ai vécu mille morts. Je me disais que si vous vous écrasiez en contrebas, je ne vous survivrais pas !

À mi-voix, il ajouta :

- Car je me rends compte désormais que je ne peux pas vivre sans vous. Je vous aime, Celina !

La jeune fille baissa les yeux.

- Moi aussi, je vous aime. Mais je ne peux pas vous épouser.

Oliver se raidit.

- Pourquoi ?

- Parce que je vous aime trop. Si je vous épouse, vous vous lasserez vite de moi et retournerez auprès de vos belles maîtresses. Et... et cela me rendrait trop malheureuse.

Le marquis l'étreignit follement.

- Mon amour, il n'y aura plus jamais que vous ! Ce que je ressens à votre égard est tellement différent de ce que j'ai éprouvé pour ces femmes ! Elles n'ont jamais compté sérieusement pour moi. Vous êtes la seule à avoir su faire battre vraiment mon cœur.

Tout en parsemant le visage de la jeune fille d'une pluie de baisers, il poursuivit :

- Celina, je vous aime et je vous aimerai jusqu'à mon dernier souffle ! Et je rêve de vous emmener voir la Grèce et l'Himalaya, je rêve de vivre avec vous à la campagne, au château de Kexley, et de voir grandir nos enfants. Six, avez-vous dit ?

La jeune fille devint écarlate.

- Six, oui - si vous le voulez bien.

Il éclata de rire.

- Je vous aime, je vous adore ! s'exclama-t-il avec transport. Nous allons être si heureux ensemble ! Oh, comme j'ai hâte que vous

deveniez ma femme !

Elle se blottit contre lui.

- Moi aussi, j'ai hâte d'être... toute à vous, avoua-t-elle très bas.

Il resserra encore son étreinte.

- Mon amour, nous nous marierons demain dans la cathédrale de Kirkwall. Je suis sûr que l'évêque ne demandera pas mieux que de célébrer notre mariage, après avoir signé la licence spéciale...

- Demain ?

- Oui, demain, mon amour.

Celina sourit.

- Mais je n'ai pas de robe de mariée !

- Bah, nous en trouverons bien une dans les boutiques de la ville !

La jeune fille leva vers lui ses yeux éblouis.

- Je vous aime... Oliver.

- Je vous aime, Celina.

Leurs lèvres se rencontrèrent de nouveau, tandis que le grand yacht blanc filait dans la nuit, sous les étoiles qui scintillaient au firmament...